

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Troisième article.)



EXPOSITIONS VÉGÉTALE ET ANIMALE DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET DU CHAMP-DE-MARS.

Entrerons-nous dans ce château ? dit pour toutes paroles de son premier acte et sur tous les tons de l'orchestre un certain opéra-comique de société, qui fut joué avec grand succès entre amateurs, après un souper fort gai, il y a une quinzaine d'années. Il me semble que ce refrain ne nous conviendrait pas trop mal dans les présentes conjonctures. *Entrerons-nous dans ce palais* (de l'Exposition) tout de bon ? devra être aujourd'hui encore notre refrain. On se rappelle peut-être que nous devions, ce mois-ci, faire notre tournée aux Beaux-Arts ; mais, le ciel et une belle gravure d'après Greuze en ont décidé autrement. Vous allez avoir, une intéressante et savante monographie rétrospective du *salon* de 1765. Si je me mettais à faire, de mon côté, de la plastique et de l'esthétique sur les *cinq mille* et quelques objets d'art exposés présentement allées des Veuves, vous auriez un numéro *tout à l'huile*, comme les fameuses asperges de Fontenelle ; et, comme l'abbé Terrasson n'est pas probablement le seul qui préfère à l'huile la sauce, nous devons tâcher d'introduire dans notre menu mensuel la variété, indispensable, aussi bien que le choix des mets en tout repas bien conçu.

C'est pourquoi, renonçant encore pour aujourd'hui à pénétrer *dans ce château*, nous nous en tiendrons modestement, et par manière de tuer le temps, aux bagatelles de la porte. Ces bagatelles ont, d'ailleurs, leur importance ; elles font partie de la grande fête industrielle de l'année, fête si universelle, si complexe, se multipliant, se ramifiant à tel point, que, supputant ma tâche et la voyant croître d'heure en heure, je suis toujours tenté de m'écrier : « Au nom du ciel ! qu'on me le dise une fois pour toutes : à combien d'Expositions suis-je exposé ? »

Aujourd'hui, il s'agit des fleurs et des bœufs, étrange accouplement, mais qui peint bien son époque. Il nous faut des parfums, il nous faut des corolles et des pétales à pleines coupes, à jardinières que veux-tu ? Mais aussi, en nul temps le besoin de roastbeefs aussi savoureux qu'abondants ne se fit plus vivement sentir. C'est que, n'en déplaise aux reines Mab, aux pâles héroïnes romantiques, naguère encore taillées à l'envi sur le patron de l'*Ophélie* de Shakspeare, pour goûter tous les luxes, dont celui des fleurs est certainement le plus suave, il ne faut pas que le corps souffre et que la chère *guenille* du bonhomme Chrysale soit par trop endommagée. C'est là tout le secret de notre société, si élégante et si raffinée par en haut, parce qu'en bas elle est plus prospère, et, franchons le mot, mieux nourrie. La disette ou la cherté des comestibles ne sévit si durement, à l'heure qu'il est, que parce que tout le monde éprouve l'impertinent besoin de consommer, plus ou moins. Petit à petit, on s'est habitué

partout à manger et à boire, et une fois ce pli pris, personne n'en veut plus démordre. Cela explique en même temps pourquoi à Paris, par un heureux mélange de poésie et de prose, le commerce des fleurs a pris depuis trente ans une extension si prodigieuse, et pourquoi il s'en vend, tant sur pied qu'en bouquets, tant aux belles dames qu'aux petites ouvrières, pour quelque chose comme dix millions, année commune.

Une exposition annuelle d'horticulture était donc devenue aussi nécessaire dans ces derniers temps qu'une exposition des beaux-arts. Mais cette exposition, qui avait lieu vers la fin du printemps, dans les serres du Luxembourg, ne durait que cinq ou six jours, et avait, « comme les plus belles choses, *ce pire destin*. » Cette année, la Société centrale d'horticulture a eu l'heureuse idée de la faire permanente, comme l'Exposition universelle elle-même. Ce n'était pas une très-petite entreprise. « Le succès, disait-on aux auteurs du projet, est à peu près impossible ; votre jardin, garni à une époque, court grand risque de ne l'être plus dans un temps de sécheresse ou de pluies prolongées, ou en telle autre circonstance défavorable. Le propriétaire de sujets précieux ne sera pas toujours disposé à se séparer d'eux, à les exposer aux mille dangers d'un voyage, d'un séjour loin de ses soins paternels. Vous serez très-souvent obligés de boucher les vides avec des plantes vulgaires, ou d'induire la Société dans des frais incalculables, sous peine de fermer l'Exposition avant l'époque indiquée, et de manquer à vos engagements envers le public. »

Fort heureusement, ces timides conseils n'ont point prévalu dans le sein de la Société, qui a voté d'enthousiasme une somme de cent cinquante mille francs pour réaliser le projet de l'Exposition actuelle. Pour vaincre à cet égard toutes hésitations, il s'est présenté trois membres, trois dilettantes, trois héros, qui ont spontanément offert de supporter, jusqu'à concurrence de dix mille francs chacun, les pertes, si pertes il y avait, résultant de l'entreprise. Ces trois amants de Flore méritent d'être nommés : ce sont MM. Place, Pescatore et de Morny.

Mais ces hommes hardis avaient vu juste ; non-seulement il n'y a pas eu et il n'y aura pas de pertes, mais le bénéfice est dès aujourd'hui assuré. La recette des jours ouvrables est en moyenne de plus de deux mille francs (à un franc par tête), et celle des dimanches dépasse quatre mille (à cinquante centimes le billet). C'est donc un fait acquis désormais ; le succès est considérable.

Il en revient une partie à la judicieuse modicité du prix d'entrée, qui, en ouvrant l'accès à un très-grand nombre, a pour effet certain chez nous d'augmenter les bénéfices d'une entreprise. Mais d'autres éléments de succès se joignent à cette intelligence de tarif.

C'est à peu près en face du palais de l'Industrie, près de l'avenue Gabrielle, contre l'Elysée-Bourbon, qu'on

a improvisé en peu de jours, avec la prestesse et l'entente parisiennes, cet odorant parc aux fleurs. Le *tourniquet-bascule*, désormais classique, compte les entrants à mesure qu'ils s'introduisent, et fait admirablement, sans papier ni plumes, l'office de caissier et de contrôleur. On s'engage, par des allées bien sablées et tournoyantes, dans un charmant jardin anglais, qu'ombragent les beaux ormes séculaires enclos dans l'enceinte embaumée, et qui, bien que d'une superficie restreinte, paraît assez grand, grâce à l'habile usage de la courbe et de la circonvallation de cette ligne serpentine, vraie ligne de beauté, qui accroît l'espace, par ses spirales et ses trompe-l'œil prestigieux.

Une douzaine de kiosques, pavillons, serres-chaudes, fontaines jaillissantes, tentes, cabanes rustiques, élégants et variés de formes, illustrent et animent ces gracieux méandres, assez bien disposés pour que l'itinéraire à parcourir y soit facile, bien que parfois on ait l'air de s'y égarer, mais pour s'y retrouver sans peine. On s'y promène entre des haies de géraniums, d'orchidées, d'azalées, de rhododendrons. Ce sont les fleurs de la saison; mais bientôt nous en aurons d'autres, et ainsi de suite jusqu'au mois de novembre. Sous ce kiosque, une belle collection de roses fait songer au *Gul-khané* (pavillon de roses) de Stamboul. Ici le magnolia grand flora élève son beau feuillage vernissé et ses grands cornets jaune-pâle, d'une senteur si fine et si pénétrante. Avec moins d'orgueil et leur élégance un peu froide, mais si aristocratique, les camélias se massent au détour des allées. Ici ce sont des arbres-verts, et là des plantes tropicales qui se groupent au pied des érables et des ormes, peu habitués à ce mariage. Il y a un bassin alimenté d'eau tiède et couvert d'une vitrine pour les plantes aquatiques. Un autre bassin, celui-là en plein air, est habité par de joyeux canards siffleurs, tout auprès d'une tente turque que supportent des lances inclinées, à grosses hampes, en imitation de bambous. On remarque non loin la tente impériale, luxueusement meublée et tendue à l'intérieur de vert et or. Puis de belles serres; puis des pavillons contenant des collections de fruits superbes, les uns vrais, les autres imités, mais avec un tel degré d'illusion qu'ils tromperaient jusqu'aux oiseaux du ciel, comme les fameux raisins de Xéuxis. Cette magnifique corbeille de pommes, de poires, de chasselas, de cerises, d'oranges, de bergamotes, etc., qui fait venir l'eau à la bouche, est de marbre ou de je ne sais quelle pâte, et plus précieuse que nature. Elle vaut quinze cents francs, et elle est un cadeau princier de M. Chevet, membre de la Société centrale d'horticulture, qui en a toujours, heureusement, à ses étalages d'aussi beaux, de moins chers et de moins durs. Puis des plantes dessiquées et reportées sur papier qui ont conservé tout l'éclat de la nature; puis d'autres belles imitations en cire reproduisant toutes les plantes et tous les feuillages coloniaux, et puis, et puis... Mais il faudrait, pour passer en revue toutes ces mignonnes merveilles, s'être précautionné du livre de M. Audouin (*l'Herbier des Demeiselles*), que je recommandais ici l'année dernière. Il en faudrait du moins avoir dans la tête la substance; combien je sens cela et combien je regrette, comme le *Bourgeois gentilhomme*, « de n'avoir point étudié! » Le charme des yeux est grand sans aucun doute, mais combien plus grand encore s'il se double de la connaissance méthodique, et partant de l'intelligence de tant de phénomènes brillants qui

éblouissent la multitude, et la charment, sans l'instruire!

Voilà donc non-seulement le sort de l'Exposition horticole assurée pour toute l'année actuelle, mais encore la certitude pour elle d'une reproduction permanente durant celles qui suivront. La Société d'horticulture, composée de personnes riches et zélées pour les fleurs, ne tient point à encaisser vulgairement ses bénéfices; elle en fera la base d'une fondation stable, et nous construira un palais solide, bien qu'aérien, où les Expositions horticoles pourront se suivre et se multiplier, sans crainte des intempéries: par quoi elles auront de plus en plus ce caractère exotique et *universel*, si fort à l'ordre du jour. Les grands propriétaires de serres d'Angleterre, ces somptueux *landlords*, si habiles à *forcer la nature* à coups de bank-notes et de livres sterling, les grands tulipiers et jacinthiers de Harlem (pardonnez-moi ces substantifs) ne feront plus difficulté de nous envoyer leurs produits, quand ils sauront qu'il y a chez nous, pour les recevoir et les choyer, un palais: ce n'est rien de trop!

Qui pourrait dire pourtant, quand on voit le succès de l'Exposition horticole, pourquoi le Jardin d'hiver fut dès le principe et demeure si complètement délaissé? Bizarerie des destinées humaines et florales! Cela tient peut-être à ce que ce pauvre jardin disgracié est d'hiver, et peut-être aussi cela vient à l'appui du très-sage dicton: Chaque chose a son temps. Certes, la perspective de trouver des fleurs, de beaux arbres, une atmosphère moite et tiède, sous une voûte de cristal, est tentante en toute saison; mais s'il faut aller chercher cela à grande distance, au risque d'un refroidissement antérieur ou consécutif, cela ôte bien du plaisir et de l'envie. Puis, le printemps et l'été venus, on ne songe plus du tout, comme de juste, à l'hiver, et peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs le secret du discrédit acharné du jardin, pourtant magnifique, mais sous le patronage de cette malencontreuse saison.

Des mugissements, des bêlements, des gloussements, tous les cris de l'arche, et de tout autres parfums que celui des fleurs, nous appellent maintenant dans la contre-allée occidentale du Champ-de-Mars. Là est l'Exposition bovine, ovine, porcine, en même temps que des animaux de basse-cour, poules, coqs, pigeons, dindons, canards, oies, lapins, etc., etc., exposition *universelle*, comme la précédente, comme toutes celles dont nous jouissons aujourd'hui, et où toutes les grosses bêtes du monde sont conviées: je parle des utiles et des domestiques. Elles ont entendu l'appel, et nous-mêmes entendons bien le leur dès le quai du Trocadéro. Si le concert n'est pas harmonieux, il est vif et témoigne d'une belle vigueur de poumons, partant d'une bonne santé, chez les sujets exposés.

Ils ne sont que trop bien portants; ils sont gonflés, soufflés à force de graisse, et quelques-uns en sont difformes. Il y a des taureaux anglais qui ont à la partie postérieure des bosses adipeuses de la dernière laideur, et que les connaisseurs déclarent même n'être pas propres à faire un bon pot-au-feu. De certains sangliers domestiques on ne voit absolument, en fait de profil, que le groin, tant toutes les parties maxillaires sont obèses et chargées d'une invraisemblable axonge. Tous ces malheureux animaux, accablés sous le double poids de la température et de leur embonpoint, ne peuvent plus se mouvoir, et, à quelque espèce qu'ils appartiennent, soufflent indistinctement



L'ACCORDÉE DE VILLAGE

Journal des Deuxièmes

28 ans. 1840.

tem
On
den
Ces
lés
bot
si g
nus
se
per
pu
de
à p
ma
dés
tan
dés
dée
tiel
trio
bea
été
ma
dai
I
l'E
teu
fra
mie
visi
dés
vat
la
de
dep
inq
On
au
né
C
me
en
pre
Qu
Ver
gio
à F
un
pu
con
pri
du
C
lin
che
l'é
ter
gic
féc
et
ma
log
dés
son
vo
l'es
Ca

tement, comme des veaux. C'est un spectacle pénible. On a voulu trop parer la marchandise, et il est évident qu'on l'a détournée de sa destination officielle. Ces animaux de luxe et d'avenir n'étaient point appelés à la vulgaire fonction de servir ici de viande de boucherie. Cependant, qu'est-il arrivé? En les voyant si gros, si gras, appelant de tant de mamelons charnus la dent du consommateur, les bouchers de Paris se sont coalisés, et ils ont livré la plupart de ces superbes têtes au tragique et ignominieux abattoir. Depuis le 10 juin, nous ne vivons ici que de taureaux, de béliers et de verrats de race, généralement obtenus à plus bas prix que n'est la viande courante sur le marché de Poissy. Aussi les exposants, qui, dans le désespoir d'avoir à ramener leurs superbes élèves à tant de frais et de peines, les ont le plus souvent cédés presque pour rien, sont-ils fort mécontents et fort découragés. Il y a bien en quelques emplettes particulières, notamment celles de l'Empereur, de l'Impératrice et de la princesse Bacciocchi, qui a acheté les beaux produits envoyés par le prince Albert, mais c'a été le petit nombre, et l'étal a reçu la très-grande majorité de ces magnifiques sujets, de qui l'on attendait surtout l'amélioration de leurs espèces respectives.

Il faut dire que si la direction, quelle qu'elle soit, de l'Exposition, eût voulu écarter les concurrents acheteurs, elle ne s'y serait pas mieux prise. Deux francs d'entrée le second jour, et trois francs le premier, avaient, joints à la distance, épouvanté les visiteurs. L'immense champ de foire était presque désert, et il fallait des éleveurs émérites ou des observateurs forcés et intrépides comme nous pour braver la chaleur, la poussière, l'éloignement, le prix élevé de l'entrée et celui de deux citadines. Nous sommes depuis quelque temps livrés à une fureur fiscale fort inquiétante, et qui va directement contre son but. On veut forcer les recettes et on les abolit, ici comme au palais de l'Industrie, et partout. Avis pour les années suivantes.

Car cette Exposition, qui n'est qu'à ses commencements (pas trop heureux), est destinée à se reproduire en 1856, 1857, et ainsi de suite. C'est en 1850 qu'un premier concours d'animaux eut lieu en France. Quatre autres sont venus depuis s'y adjoindre, soit à Versailles, soit à Orléans, soit dans nos diverses régions agricoles. Cette année, le concours a été porté à Paris, et pour la première fois rendu universel par un arrêté du ministre de l'Agriculture et des Travaux publics. Il sera tel désormais, et il s'y adjoindra un concours des produits et instruments agricoles compris cette année dans l'Exposition du palais de l'Industrie.

Outre les races françaises, normandes, bretonnes, limousines, angevines, agenoises, comtoises, berrichonnes, charollaises, etc., celles qui ont le plus de l'étranger répondit à notre appel sont celles d'Angleterre, de Suisse et de Hollande. L'Allemagne et la Belgique ne sont point non plus restées totalement indifférentes à l'occasion qui leur était offerte de faire voir et admirer leurs produits. Le nombre total des animaux exposés a été de 1,684, répartis dans le catalogue sur près de 1,200 numéros, ce qui est fort considérable, si l'on prend garde que tous ces animaux sont de choix. Le prince Albert d'Angleterre avait envoyé au concours un des plus parlants modèles de l'espèce bovine dans une vache de *Devon*, inscrite au Catalogue sous le n° 74.

Dans les animaux hors concours, on remarquait principalement un taureau et deux génisses de la race d'*Ayr*, envoyés par l'empereur Napoléon III, et nés sur le domaine impérial de Villeneuve-l'Étang.

La princesse Bacciocchi avait exposé des vaches bretonnes et des brebis de la race *South-Down* qui ont été fort remarquées et primées par le jury.

Les races qui figuraient en plus grand nombre, parmi celles de l'étranger, étaient :

La race *Durham* à courtes cornes, précoce pour la boucherie et fort propre au croisement avec nos races indigènes;

Celle d'*Hersford*, chaque jour plus perfectionnée au point de vue d'un gigantesque embonpoint;

Celle de *Devon*, d'une chair extrêmement savoureuse et d'un très-grand poids sous un petit volume; Les bonnes races laitières d'*Ayr* et d'*Aldornay*;

La race *hollandaise*, qui joint au mérite d'être très-abondante en lait celui d'être fort bonne en beefsteaks et en roastbeefs;

La race de *Fribourg* et de *Schwitz*, très-nombreuse à l'Exposition; beaux animaux qui doivent tant aux riches pâturages et à l'air vivifiant des Alpes.

Afin de tirer quelque enseignement de cette énumération rapide, qu'il nous soit permis de citer quelques phrases du discours très-bien fait, par lequel M. le ministre de l'Agriculture et des Travaux publics a inauguré la cérémonie de la distribution des médailles et primes, confiée à sa présidence.

« De cette étude comparative, a dit M. le Ministre, se dégage une loi en quelque sorte fondamentale. Les trois qualités : viande, lait et travail, sont bien rarement réunies. La prédominance de l'une de ces qualités devient rapidement la négation des deux autres.

« Leur réunion se montre cependant dans quelques-unes de nos races françaises, celles de *Salers*, d'*Aubrac* et de *Parthenay*, mais sous la condition d'un lent accroissement. Nous trouvons aussi un mélange analogue de propriétés dans les races comtoise, limousine et agenaïse, et même dans celle du *Charollais*, qui travaille et cependant s'engraisse avec rapidité.

« Je me garderai d'omettre dans cette énumération nos animaux à qualités spéciales : les races normande et flamande, qui donnent du lait en abondance, de la viande excellente et en quantité; enfin cette gracieuse race bretonne, qu'à son élégante petitesse on prendrait pour un animal de luxe, et qui est la Providence des pays pauvres, l'abondante laitière des plus maigres pacages. »

Dans l'espèce ovine, les races mérinos *Cotswold*, *South-Down* et *Disley*, ont brillé surtout, concurremment avec nos bonnes vieilles races des Ardennes, de la Sologne et du Berry. Il y avait peu de races porcines étrangères, mais celles qu'on a vues étaient magnifiques. Un grand nombre, j'ignore pourquoi, sont restées hors de concours. Les animaux de basse-cour n'étaient pas moins remarquables, et on eût pu faire là un cours intéressant d'ornithologie domestique. N'oublions pas non plus l'humble lapin, qui a eu aussi sa petite part de récompenses : primes en argent, médailles, hélas ! et ensuite la gibelotte ! car c'est toujours la fin ou la *faim* qui attend ces pauvres animaux de toutes races, si bien dorlotés par leur maître et roi, l'homme, ce grand omnivore !

J'admire sans les comprendre ces jeunes élégants, à

raies au milieu de la tête, à moustaches en accroche-cœurs, qui savent si bien supputer, d'un œil de profond et zélé connaisseur, la quantité et la qualité d'aloyaux, de filets, de chair à pâté, à consommé et à saucisses que recèle l'échine d'un pauvre herbivore. J'ai vu beaucoup de ces jeunes *dillettantes* à l'Exposition animale ; je ne conteste pas le solide mérite de leurs connaissances et de leur étude pratique, mais je le trouve un peu précocité. Nous sommes déjà assez *pot-au-feu* par instinct pour n'avoir point à nous jeter ainsi dans la marmite la tête la première, et une tête blonde et parfumée encore !

Les prix décernés, fort nombreux, variaient :

- De 500 à 1,000 francs pour l'espèce bovine ;
- De 250 à 600 pour l'espèce ovine ;
- De 20 à 100 francs pour les animaux de basse-cour.

Les principaux lauréats ont été S. A. le prince Albert, la princesse Bacciochi, MM. le marquis de Talhouet, le comte d'Aspremont, lord Feversham, lord

Talbot, lord Berwick, comte de Curzay, marquis de Vogué, marquis de Dampierre, Gilles, Turner, Jonas Webb, comte de Bouillé, de Lavergne, comte de Champagne, Kœchlin, comte de Falloux, comte de la Tullaye, de Béhague, Gérard, Baker, Olliot, etc.

M. Jonas Webb a été honoré d'une distinction hors ligne : le jury lui a décerné exceptionnellement une médaille d'or, grand module, en récompense des succès éminents qu'a obtenus cet éleveur dans l'amélioration de l'espèce ovine.

L'Empereur et l'Impératrice ont paru successivement à l'Exposition, à la suite de la distribution des prix, qui a eu lieu au bruit de fanfares et des mugissements des vainqueurs, pressentant trop bien le sort qui leur était réservé. L'année prochaine verra le retour de cette solennité, et l'absence de toute exposition rivale lui donnera probablement le succès et le relief que l'exhibition, dès ce premier essai, n'a pu tout à fait obtenir.

FÉLIX MORNAND.

JEAN-BAPTISTE GREUZE.

(1726-1805.)

I

LA BOUTIQUE DU QUAI DES AUGUSTINS.

Entre le couvent des Augustins et les marchés au Pain et à la Volaille, sur le quai, il y avait, au siècle dernier, une petite boutique de librairie dont l'apparence était des plus modestes. Derrière le comptoir de bois de chêne se tenait assise une jeune fille, au maintien grave, mais avenant et gracieux ; charmante créature, calme, recueillie, laborieuse, tantôt occupée à lire, tantôt une broderie ou un tricot à la main, ayant un sourire, un mot obligeant pour chaque visiteur, et vendant ses livres avec autant de dignité que si elle n'était pas forcée par état de faire œuvre de commerce. Non-seulement chacun, dans le quartier Saint-André-des-Arts, l'estimait pour ses bonnes façons et sa simplicité pleine de droiture, mais encore la plupart des écrivains de l'époque la connaissaient et se plaisaient à venir échanger quelques paroles avec elle. Ils étaient tout étonnés de voir cette petite marchande de livres avoir quelquefois plus de logique que bien des philosophes en crédit, et les réfuter par les armes droites de sa foi et de son honnêteté. Au reste, il était rare qu'elle se laissât aller aux controverses, et ce n'était guère que son sourire ou un mouvement de tête qui lui servait de réponse quand les beaux esprits s'amusaient à lui présenter des arguments. Ainsi, elle n'écoutait que d'une oreille distraite les paradoxes du baron d'Holbach, de Grimm, de Diderot, et, tout entière à son négoce, elle conservait la croyance que sa mère lui avait léguée, comme son plus précieux et à peu près son unique héritage.

Depuis un certain temps, il venait chez mademoiselle Babuti un jeune homme au regard plein de feu, au front haut et intelligent, à la parole animée. Il avait commencé par marchander quelques livres d'art.

Mademoiselle Babuti, sans lui avoir demandé son nom, ni adressé aucune question personnelle, avait conclu que ce devait être un peintre.

« C'est étonnant, lui dit un jour le jeune homme, il me semble que je vous connais depuis mon enfance ; que vous êtes une des personnes que je voyais tous les jours dans ma petite ville de Tournus.

— Vous êtes de Tournus, monsieur ?

— Oui, de Tournus, en Bourgogne. Beau pays, cher pays, sur lequel je voudrais bien faire tomber un peu d'illustration si mon pinceau venait jamais à produire quelque chose qui ne fût pas trop médiocre.

— Vous êtes peintre ? .. Je l'avais deviné.

— Vous avez donc eu la bonté de penser à moi ? ... » s'écria le jeune homme avec son enthousiasme habituel. »

Mademoiselle Babuti baissa ses beaux yeux sur sa broderie en répondant :

« Il n'est pas étonnant qu'on prenne garde aux personnes qui viennent souvent.

— Ah ! dit-il, ce ne sont pas les achats du pauvre Greuze qui feront la fortune de votre boutique.

— La fortune... répéta mademoiselle Babuti, en ai-je besoin ? .. Je suis seule au monde ; je vis avec de pieux souvenirs, sans ambition.

— Vous n'avez pas d'ambition ?

— Aucune.

— Mais ce n'est pas exister.

— Je vois que nous ne nous ressemblons guère.

— Il est vrai, reprit Greuze. J'éprouve l'ardent besoin de signaler mon nom, de grandir parmi les hommes, d'atteindre la faite de mon art. »

Elle le regarda fixement, avec une sorte de compassion ; mais elle ne répliqua rien. Et lui, il ajouta, en s'échauffant au bruit de sa parole :

« Je comprends votre silence ! Vous vous êtes demandé d'où peut venir tant de témérité à un jeune

homme inconnu; oh! oui, bien inconnu. Mais pour moi, il y a à réussir un engagement d'honneur. Comme beaucoup d'autres qui m'ont devancé dans la carrière, j'ai rencontré d'abord la résistance de mon père. Tenez, il faut que je vous conte mon histoire. J'avais huit ans lorsque la manie de crayonner se logea dans mon cerveau. Je me mis à charbonner tous les murs, prétendant que je les décorais. Mon père en jugeait autrement, et plus d'une de mes figures m'attira une sévère réprimande, et même un jour un fouet nouveau était levé sur mes épaules, quand un étranger entra, venant faire visite à ma famille. C'était M. Grandon, l'un des premiers peintres de portraits de la ville de Lyon. Il s'informa de la cause du différend. Tandis qu'on lui exposait mes méfaits, il souriait avec bonhomie; puis s'approchant d'une des murailles salies par mon charbon, il contempla mon œuvre informe. Il revint ensuite vers nous, et dit à mon père: « Si vous m'en croyez, monsieur, vous cesserez de vous opposer à la vocation de cet enfant. Votre fils est né peintre. — Triste métier! répondit mon père, et qui en a conduit plus d'un à l'hôpital. — Noble état, monsieur, et où plus d'un a trouvé la gloire et la fortune! — Il se peut; mais je n'ai pas le moyen de placer mon fils dans une académie de peinture. Ici, d'ailleurs, il n'y a sous ce rapport aucune ressource. — D'accord; mais on peut arranger les choses: confiez-moi votre fils, et je me charge de lui enseigner mon art. Quant à son avenir, il le devra à son travail, à sa persévérance et à sa bonne conduite. » Il y a douze ans de cela, déjà douze ans, mademoiselle; et voilà où j'en suis, étudiant sans cesse, adorant mon art, mais commençant à m'effrayer devant l'immensité du champ que j'ai à parcourir.

— Et pourquoi vous effrayer? Ce que vous venez de me raconter me fait croire que vous avez une vocation sérieuse, et j'augure bien pour vous de l'avenir.

— Ce qui me décourage un peu, c'est mon irrésolution. Partagé dans mon admiration entre les grands maîtres des diverses écoles, je me demande quelle voie je suivrai?

— Celle de votre inspiration. »

La conversation en était là, lorsqu'un homme, au maintien grave, au visage bienveillant, entra et salua mademoiselle Babuti comme on salue une connaissance. C'était le conseiller au châtelet, Gougenot, grand amateur des arts et membre associé de l'Académie royale de peinture.

« Bonjour, mademoiselle, dit ce dernier. Comment vont ces grâces? et cette santé exquise? et ces bonnes façons qui attirent, plaisent et retiennent? »

— Votre servante, monsieur Gougenot. Mais voilà trop de questions à la fois pour que je puisse y répondre.

— Inutile, d'ailleurs; la réponse est dans votre physionomie. Ah ça, avez-vous le volume de Diderot, sur l'art dramatique?

— Pas encore; je sais qu'on en parle.

— C'est excellent, c'est neuf et rempli d'utiles enseignements. Je l'ai lu, dévoré même, et je souhaiterais que nos écrivains et nos artistes le missent à profit. »

Mademoiselle Babuti ne put réprimer un sourire fin et quelque peu railleur.

« Quel enthousiasme! dit-elle. Je m'intéresserais davantage aux œuvres de cet auteur, s'il était moins irréligieux. »

— Sans contredit. Mais en matière d'art, il raisonne bien, et pour joindre l'exemple au précepte, Diderot a écrit le *Père de famille*. Le discours sur la poésie dramatique accompagne cette comédie qui est une nouveauté en son genre. Rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais passe, malgré l'éloge de l'imbécillité, et le bon reste, malgré l'indécision de l'ignorance et la clameur de l'envie. Qui est-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes? Quelles devront être les qualités du poète qui se proposera cette tâche? Qu'il descende en lui-même, qu'il y voie la nature humaine. Les devoirs des hommes sont un fond aussi riche pour le poète dramatique que leurs ridicules et leurs vices. L'honnêteté nous touche d'une manière plus intime et plus douce que ce qui excite notre mépris et nos rires. Pincez cette corde, et vous l'entendrez frémir dans toutes les âmes. Oh! quel bien il en reviendrait si tous les arts d'imitation se proposaient un objet commun et concouraient un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu et haïr le vice! Bientôt des peintures que le regard doit éviter ne souilleraient plus nos palais. Retraçons des caractères, ménageons des contrastes où le bien l'emporte! Il y a un paysage du Poussin où le grand artiste a voulu rappeler la pensée de la mort au milieu des prospérités de la vie; un berger montre du doigt ces mots gravés sur un tombeau: *Je vivais aussi dans la délicieuse Arcadie*. Le prestige du style, la puissance de l'effet, tiennent quelquefois à un mot qui détourne la vue du sujet principal, et qui montre de côté, comme dans le paysage du Poussin, l'espace, le temps, la vie, la mort au travers des images de la gaieté. Etudions les passions, les mœurs, les caractères, les usages, et nous arriverons à connaître cet idéal de l'homme, tel que les sculpteurs anciens l'avaient rêvé.... Tout ce que je vous dis là est écrit dans ce livre. »

Le conseiller eût continué longtemps peut-être sur ce ton, car il aimait à discourir, mais il fut interrompu par l'élan fougueux du jeune peintre. Celui-ci avait écouté avec la plus profonde attention; il avait, en quelque sorte, dévoré des mots qui étaient pour lui comme autant de révélations. Enfin, n'y pouvant plus tenir, et obéissant autant à la reconnaissance qu'à l'admiration, il se leva brusquement et alla se placer devant Gougenot en s'écriant:

« Ah! soyez béni, monsieur, vous qui, en un quart d'heure, m'avez appris le secret que je cherchais depuis longtemps!... Jeune, sans expérience, j'hésitais à prendre une route, car il n'y a pas moins de danger à se tromper de voie qu'à rester immobile. Mais, Dieu merci, vous m'indiquez ce que je dois faire. Oui, la peinture peut marcher à côté de la poésie; elle aussi elle peut donner d'utiles leçons, elle peut ramener les hommes à l'amour du bien, à la pratique du devoir. Oh! monsieur, je vous devrai mes succès! »

Et Greuze s'enfuit, sur ces derniers mots, sans laisser au conseiller le loisir de répondre à cette chaleureuse apostrophe. Bientôt il eut disparu à l'angle du couvent des Augustins.

Alors Gougenot qui, se penchant un peu hors de la boutique, avait suivi du regard l'artiste inconnu, revint à mademoiselle Babuti et lui demanda:

« Quel est ce jeune homme? »

— C'est, dit-elle encore émue, un élève de l'Académie de peinture.

— Sans doute; mais son nom?

— Greuze?... Eh bien, ce garçon-là fera parler de lui, je vous prie de le croire.

— Et je le désire de tout mon cœur.

— Vraiment?... on dirait que maître Greuze ne vous est pas indifférent.

— Ah ! monsieur, comment ne m'intéresserais-je pas à lui ? Il paraît si honnête ! Tout à l'heure il me racontait son histoire, qui est bien touchante. Aussi je souhaite de tout mon cœur qu'il réussisse.

— Ce sont des vœux flatteurs pour lui.

— Ce sont les vœux d'une orpheline qui, depuis le jour où elle est demeurée seule sur la terre, comprend combien il faut puiser de force en soi-même quand on ne trouve pas autour de soi l'amour et l'appui d'une famille !

II

UN PREMIER TABLEAU.

Cet essai glorieux, fruit d'une révélation, ne devait pas se faire attendre. Durant un mois, Greuze disparut, pour ainsi dire, du centre d'étude où jusque-là il avait vécu. Si on le rencontrait, on était frappé de son air préoccupé et du feu concentré qui brillait dans ses regards. Il avait cessé de voir ses amis, de se rendre à l'Académie ; mademoiselle Babuti elle-même ne recevait plus ses visites, et plus d'une fois elle s'était demandé si ce jeune homme, au visage bon et inspiré, ne cachait pas un mal bien grand et parfois incurable, la misère ! peut-être languissait-il en ce moment au fond d'un grenier, pressé par la faim et suivant pourtant son beau rêve de gloire. Ah ! si je pouvais savoir ce qu'il est devenu ; si je pouvais, pauvre aussi mais moins pauvre que lui, le secourir !... »

Elle fit part de ses inquiétudes au conseiller. Celui-ci hocha la tête en disant :

« Hélas ! ce ne serait pas impossible. Mais que voulez-vous ? Ce sera un malheureux de plus sacrifié à une chimère brillante ! Voyez-vous, mademoiselle, la société n'est pas constituée pour le talent naissant et honnête. Tant qu'il y aura des intrigants et des fripons, il y aura des dupes et des victimes. »

— Ce n'est que trop vrai. Mais il ne suffit pas de constater le mal, il faut y trouver le remède.

— Le remède ! répéta M. Gougenot en riant. Ah ! les femmes ! elles croient que leur pitié est une panacée radicale.

— Je ne crois rien ; seulement, si j'osais vous prier...

— Parlez.

— C'est que ma demande pourra vous sembler indiscreète. Une personne de votre qualité !

— Parlez donc ! ne sommes-nous pas de vieilles connaissances ?

— Eh bien, depuis si longtemps que M. Greuze n'est venu, je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, qu'il n'ait, par exemple, à lutter contre la misère.

— C'est l'apprentissage du génie !

— Triste apprentissage, il faut en convenir. Cela m'affligerait beaucoup. Si vous vouliez bien vous charger de découvrir sa demeure et de lui faire parvenir ces... vingt-cinq louis... mes petites épargnes... je... »

Elle s'arrêta, rougissant, balbutiant et baissant les

yeux. Le conseiller applaudit des deux mains et s'écria :

« *Serve sensible!*... Ah ! c'est chez toi qu'il faut chercher la compassion et la véritable grandeur.

— Vous consentez donc à être mon interprète ?

— Si j'y consens !... Mais à une condition : c'est que c'est moi qui fournirai la somme.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, monsieur.

— Fort bien. Il ne s'agit plus que de découvrir notre homme. »

Le conseiller se rendit tout droit à l'Académie, et fut introduit dans une vaste salle où une trentaine de jeunes gens se trouvaient rassemblés. Ils échangeaient des paroles vives, de brusques interpellations, parmi lesquelles se croisaient des rires bruyants, des phrases moqueuses, où revenait sans cesse le nom de Greuze.

« Nous allons donc voir le chef-d'œuvre de Jean-Baptiste !

— Le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre !

— Ah ! la bonne comédie !

— Ce que c'est que le génie ! Greuze nous a promis du neuf, de l'archi-neuf.

— Tiendra-t-il sa promesse ?

— Il faut l'espérer.

— L'engagement est téméraire.

— Ah dam ! il paraît que Greuze a conscience de sa force.

— Et cependant, à quelle école connue appartient-il ?

— Comment, messieurs ? Il est l'élève de Grandon et de la nature ! »

Un rire général accueillit cette pointe moqueuse.

Seuls, deux hommes dans la salle étaient sérieux : Gougenot et un personnage au riche costume de velours mordoré, au jabot de fine dentelle, au chapeau garni de plumes blanches. M. de la Live de Jully, opulent amateur, que le conseiller avait rencontré maintes fois chez le baron de Grimm. M. de Jully avait ouï parler d'un jeune élève qui annonçait l'intention d'aborder un genre nouveau, et la curiosité l'avait amené en ce lieu, où il s'attendait, du reste, à trouver un mécompte.

Cependant une porte de communication s'ouvrit ; Greuze parut sur le seuil, et, d'une voix tremblante d'émotion, il dit :

« Mes chers camarades, pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. Je tenais à ce que mon tableau fût bien placé dans son jour. Maintenant entrez ; je livre mon œuvre à votre appréciation. Vous allez voir si je me suis trompé. »

Aussitôt on pénétra dans la pièce voisine où était placé sur un chevalet le tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*.

Il y eut d'abord, devant cette œuvre un silence de stupéfaction. Personne n'avait rien vu de semblable ; en évoquant ses souvenirs, on ne trouvait pas de point de comparaison. En tous les temps, la vérité est donc toujours hardie et neuve !

Où étaient les mignardises, les afféteries des peintures à la mode ? Les bergères en vertugadin, les agneaux à bouffettes de rubans roses, les bergers galants à houlette fleurie ? Où étaient aussi les duchesses poudrées, les belles dames à falbalas ? Où étaient encore les divinités mythologiques avec leurs attributs surannés ? Et enfin où étaient les héros éternels de Rome et de Sparte avec leurs casques et leurs cuirasses ?

Ici le naturel, l'intimité, le foyer champêtre, la

ferme, la famille, l'intérieur honnête, la vie réelle, en un mot telle qu'il suffisait pour la voir, d'entrer chez le premier paysan venu.

Mais voilà précisément ce que personne jusque-là ne s'était avisé de faire. On avait imaginé une nature comme une poésie d'invention, et lorsque les vers de Dorat couraient de salon en salon, la peinture de Boucher devait être l'expression du goût public.

A la première stupeur avait succédé un frémissement sourd, avant-coureur d'une commotion violente. Les spectateurs semblaient retenir leur souffle; tous les regards étaient avidement fixés sur le tableau.

Qui le premier donnerait le signal des applaudissements?...

Ce fut M. de Jully; il fendit la presse, alla vers Greuze, et lui dit en ouvrant ses bras :

« Mon ami, vous êtes un grand peintre... et, de plus, vous êtes un honnête homme ! »

Cette chaleureuse effusion toucha profondément Greuze. Obéissant à l'impulsion de son cœur, il se précipita dans les bras qui lui étaient ouverts, et au même moment retentirent des applaudissements unanimes.

« C'est beau ! c'est merveilleux ! disaient à l'envi ceux qui tout à l'heure s'étaient attendus à un échec. Les voix qui avaient raillé d'avance s'unissaient dans un chorus de félicitations.

« Messieurs, dit M. de Jully, je ne veux pas laisser à d'autres le temps d'acheter ce précieux tableau. Soyez témoins que je m'en déclare l'acquéreur, et qu'il ornera ma galerie. »

De nouveaux applaudissements couvrirent ces paroles.

« Toutes les fois que vous produirez des œuvres semblables, ajouta le riche Mécène, n'oubliez pas qu'elles m'appartiennent. »

Greuze ne put que s'incliner, en signe d'acquiescement et de reconnaissance. La voix lui manquait.

A peine fut-il libre, qu'il courut dans la direction du quai des Augustins, suivi de loin par M. Gougenot, qui avait essayé vainement de faire au moins la moitié de sa commission délicate. Greuze entra comme un fou chez mademoiselle Babuti.

Elle était là, selon son habitude, derrière son modesto comptoir, dans sa pose recueillie et se livrant au travail. A la vue du jeune homme, elle pâlit et laissa tomber son tricot.

« Ah ! bonjour, mademoiselle, dit Greuze essoufflé.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ?... Asseyez-vous donc !... Vous paraissiez ému... Vous serait-il arrivé quelque malheur ?...

— Bien loin de là ; un succès magnifique vient de m'être acquis : tout à l'heure, j'étais à l'Académie, au milieu de la foule ; je montrais pour la première fois à mes camarades, à des amateurs, mon tableau d'essai. Ils l'ont proclamé une œuvre capitale ; la route m'est ouverte, l'avenir m'appartient. Mais comme dans la vie on ne marche jamais mieux qu'à deux ; comme à l'honnête homme il faut une compagne vertueuse, je viens vous prier, mademoiselle, d'échanger votre nom contre celui de madame Greuze. »

Mademoiselle Babuti ne put rien répondre. Elle se leva interdite, puis retomba sur sa chaise en fondant en larmes. Douces larmes, larmes de l'émotion !

« Ah ! il m'avait précédé !... dit une voix, celle du conseiller qui poussa la porte.

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur ! dit à son tour

Greuze; vous venez de me voir triomphant, vous me voyez heureux. Je ne serai plus seul dans la vie. Voici celle qui sera ma femme. Est-ce vrai, mademoiselle ? »

La jeune fille sourit à travers ses larmes et elle tendit la main à l'artiste.

III

LE SALON DE 1765.

Le salon de 1765 venait d'être ouvert. Seuls les artistes reçus à l'Académie royale avaient le droit d'y exposer leurs œuvres; et ce droit, Greuze l'avait obtenu, grâce à la puissante intercession du sculpteur Pigalle qui, longtemps pauvre et inconnu, mais arrivé enfin par sa force de volonté et son rare mérite, avait compris notre peintre et s'était fait un devoir de le produire aux yeux du public.

Mais alors toutes les faveurs étaient subordonnées au bon plaisir de M. le marquis de Murigny, suprême ordonnateur des beaux arts. Aussi il fallait voir comme à la séance d'inauguration les peintres de l'époque, et les plus fameux, se pressaient autour du marquis, épiaient son sourire d'approbation et s'efforçant d'attirer sur leurs œuvres un de ses regards distraits.

Quand Greuze vit M. de Murigny s'arrêter devant ses peintures, il s'avança et dit avec cette franchise naïve qui fut toujours la marque distinctive de son caractère :

« C'est cela qui est beau ! »

Le surintendant ne put s'empêcher de répondre :

« En effet, cela est beau. »

Mais Greuze, que le chagrin et même la pauvreté avaient éprouvé plus d'une fois, ajouta :

« Oh ! je le sais de reste ; on me loue, et cependant je manque d'ouvrage. »

Le marquis allait excuser poliment la cour quand Joseph Vernet intervint en disant à Greuze :

« C'est que vous avez une nuée d'ennemis, et parmi ces ennemis il y en a un qui a l'air de vous aimer à la folie et qui vous perdra.

— Et qui est cet ennemi ?

— C'est vous. »

Cette boutade du peintre de marines eut le succès des apostrophes vives et imprévues. Greuze demeura confondu, écoutant à peine M. de Jully, son protecteur infatigable, qui s'était empressé de venir à lui et de le consoler, et son autre ami non moins sincère, Louis Gougenot, qui professait pour l'artiste une profonde admiration.

M. de Murigny passa, sans s'occuper davantage de l'homme de génie qu'il laissait derrière lui.

Il était réservé à l'auteur du *Salon de 1765* de venger amplement Greuze des dédains d'un courtisan puissant, des attaques de l'envie, et du mauvais goût qui régnait alors dans l'art comme dans la littérature.

Diderot venait de juger trente-un peintres et de décrire à sa façon, c'est-à-dire avec un soin minutieux cent dix tableaux, lorsqu'il arriva à Greuze, son peintre favori, Greuze qu'il appelait volontiers son élève. C'est une révélation dans l'art qu'il va signaler ; l'avènement d'un genre inconnu, de la peinture prise au sein des sujets les plus familiers, étudiant les détails les plus humbles, pénétrant dans l'atelier, dans le grenier du pauvre, dans la chaumière du paysan, s'arrêtant devant un enfant qui joue, devant une jeune

200
fille qui rêve, saisissant le vrai et le beau partout où ils se trouvent. Laissons la parole à Diderot. Il a treize ouvrages à examiner, tant tableaux achevés que simples esquisses. Devant la *Jeune Fille qui pleure son oiseau mort*, il s'écrie :

« La jolie élégie! le joli poème!... Tableau délicieux! le plus agréable et peut-être le plus intéressant du Salon. Elle est de face; sa tête est appuyée sur sa main gauche; l'oiseau mort est posé sur le bord supérieur de la cage, la tête pendante, les ailes trainantes, les pattes en l'air. Comme elle est naturellement placée! que sa tête est belle! qu'elle est élégamment coiffée! que son visage a d'expression! Sa douleur est profonde; elle est à son malheur, elle y est tout entière. Le joli catafalque que cette cage! que cette guirlande de verdure qui serpente autour d'elle de grâces! O la belle main! la belle main! le beau bras!... Tout enchante en elle, jusqu'à son ajustement. Ce mouchoir de cou est jeté d'une manière!... il est d'une souplesse et d'une légèreté!... Quand on aperçoit ce morceau, on dit : *Délicieux!* Si l'on s'y arrête ou qu'on y revienne, on s'écrie : *Délicieux! délicieux!* Bientôt on se surprend conversant avec cette enfant, et la consolant. »

Les enfants, c'était le monde de Greuze; aussi s'en donne-t-il à ce même Salon! Il a l'*Enfant gâté*, que sa mère regarde avec complaisance tandis qu'il donne sa soupe au chien; il a une *Petite fille tenant un petit capucin de bois*; et il en a une collection dans la *Mère bien-aimée*, « une composition si naturelle, si simple, qu'elle fait croire à ceux qui réfléchissent peu qu'ils l'auraient imaginée, et qu'elle n'exigeait pas un grand effort d'esprit. » Cependant la description suivante, tracée par Diderot, prouve combien cette composition était compliquée dans sa simplicité charmante :

« Établissons le local. La scène se passe à la campagne. On voit dans une salle basse, en allant de la droite à la gauche, un lit; au-devant du lit un chat sur un tabouret; puis la mère bien-aimée renversée sur sa chaise longue, et tous ses enfants répandus sur elle. Il y en a six au moins : le plus petit est entre ses bras; un second est pendu d'un côté; un troisième est pendu de l'autre; un quatrième, grimpé au dossier de la chaise, lui baise le front; un cinquième lui mange les joues; un sixième, debout, à la tête penchée et n'est pas content de son rôle... Sur le devant du tableau, autour de ce groupe charmant, à terre, encore un enfant avec un petit chariot. Sur le fond du salon, le dos tourné à une cheminée couverte d'une glace, la grand-mère assise dans un fauteuil, éclatant de rire de la scène qui se passe. Plus sur la gauche et plus sur le devant, un chien qui aboie de joie et se fait de fête. Tout à fait vers la gauche, le mari qui revient de la chasse; il se joint à la scène, en étendant ses bras, se renversant le corps un peu en arrière, et en riant. — Cela est excellent, et pour le talent, et pour les mœurs. Cela peint très-pathétiquement le bonheur et le prix inestimables de la paix domestique. »

Quelles pages que le *Fils ingrat* et le *Mauvais fils puni*! Si l'image du bonheur domestique peut agréablement occuper les yeux; si pour les belles dames du dix-huitième siècle, toutes livrées aux fêtes de la cour, aux plaisirs, au faste le plus recherché, il y avait dans la contemplation de la *Mère bien-aimée* un enseignement direct, une leçon, un reproche même, quel effet ne dut pas produire sur la foule les deux

pages que nous venons de nommer! C'est ici encore qu'on aimera à entendre Diderot faisant avec sa plume éloquentة la vraie gravure, la reproduction exacte de ces tableaux :

« Imaginez une chambre où le jour n'entre guère que par la porte; tournez les yeux autour de cette chambre triste, et vous n'y verrez qu'indigence. Il y a pourtant sur la droite, dans un coin, un lit qui ne paraît pas trop mauvais; il est couvert avec soin. Sur le devant, du même côté, un grand confessionnal de cuir noir, où l'on peut être commodément assis : asseyez-y le père du fils ingrat....

« Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il s'est enrôlé; mais il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ces malheureux. Il vient avec un vieux soldat; il a fait sa demande. Son père en est indigné... Le vieillard fait un effort pour se lever; mais une de ses filles, à genoux devant lui, le retient par les basques de son habit. Le fils ingrat est entouré de l'aînée de ses sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps; le brutal cherche à s'en débarrasser.... Cependant le petit frère pleure, porte une main à ses yeux; et pendu au bras droit de son grand frère, il s'efforce à l'entraîner hors de la maison....

« Tout est entendu, ordonné, caractérisé, clair dans cette esquisse... Elle n'approche pourtant pas, à mon gré, de celle qui suit.

« Le *Mauvais Fils puni*. — Il a fait la campagne; il revient, et dans quel moment? au moment où son père vient d'expirer. Tout a bien changé dans la maison. C'était la demeure de l'indigence. C'est celle de la douleur et de la misère. Le lit est mauvais et sans matelas. Le vieillard mort est étendu sur ce lit. Une lumière qui tombe d'une fenêtre n'éclaire que son visage; le reste est dans l'ombre. On voit à ses pieds, sur une escabelle de paille, le cierge béni qui brûle, et le bénitier....

« Voilà le spectacle qui attend le fils ingrat. Il s'avance; le voilà sur le pas de la porte. Il a perdu la jambe dont il a repoussé sa mère, et il est perclus du bras dont il a menacé son père.

« Il entre. C'est sa mère qui le reçoit. Elle se tait; mais ses bras tendus vers le cadavre lui disent : Tiens, vois, regarde; voilà l'état où tu l'as mis....

« Cela est beau, très-beau, sublime. »

Ces pages si vives, si colorées, étaient encore fraîches sur le papier. Tout à coup la charmante fille du critique entra timidement, et annonça le peintre Diderot, qui n'eût permis à nul autre de le déranger, se retourna et dit d'un ton magistral, en indiquant le manuscrit posé sur son bureau :

« Voyez et lisez. »

Greuze se pencha, et prit connaissance de ces éloges, que dans son enthousiasme habituel pour son propre talent il croyait très-mérités :

« C'est à merveille, dit-il, vous êtes peintre aussi, monsieur Diderot? Ah! qui sait, cependant, si les deux esquisses qui vous plaisent tant deviendront jamais des tableaux ?

— Expliquez-vous.

— Je ne suis pas encouragé.

— Comment le seriez-vous? Le vent de la faveur est aux plates marionnettes de Boucher!

— Il y a quelques jours, cependant, j'ai cru que la cour allait me rendre justice. On me demanda d'en-

voyer à Versailles mon *Paralytique*, l'un de mes meilleurs morceaux, sans contredit. Je l'envoyai. On m'a décerné des louanges, mais le *Paralytique* est revenu dans mon atelier, et il m'en a coûté une vingtaine d'écus. »

Diderot ne fit aucune remarque; mais se replaçant à son bureau, il reprit sa plume et traça rapidement quelques lignes.

« Qu'est-ce ? demanda le peintre.

— J'écris l'acte d'accusation des gens de cour. La postérité jugera. Continuez, mon cher monsieur, à chercher vos inspirations dans les scènes populaires, à entrer dans l'habitation du pauvre, à étudier la vérité; et la foule qui déjà vous a assigné votre rang, vous y maintiendra. Plus je vais, plus je me sens pris de colère; ma sévérité paraîtra un peu dure, peut-être : elle ne sera que justice. Je ne ferai grâce à aucun barbouilleur. Et d'abord, je tiens pour détestables les productions de Boizot, Nonnotte, Francisque, Antoine Lebel, Amand, Parocel, Adam, Descamp et d'autres. Quant à Boucher, cet homme ne sait ce que c'est que la vérité; jamais il n'a eu dans la tête quelque chose de cette image honnête et charmante de Pétrarque : « *E'l riso, e'l canto, e'l parlar dolce, umano.* » Et ce Hallé, qui a fait un Trajan avec des jambes de bois, roides comme s'il y avait sous l'étoffe une doublure de tôle ou de fer-blanc ! Quant à Deshayé, qui avait du feu et de la verve, il n'est plus. Pour monsieur Bachelier, qui nous a représenté la *Charité romaine*, je compte lui apprendre qu'on ne doit rien faire malgré Minerve. L'*Hector* de M. Challe a dix-huit pieds de large sur douze de haut; c'est, ma foi, une des plus grandes sottises qu'on ait commises en peinture. Vous m'acquitterez auprès de M. Valade, si vous le rencontrez jamais. Ne m'oubliez pas non plus auprès de M. Desportes. Je veux montrer à M. Monnet que son *Amour* est plat, blafard, et pas plus en état de voler qu'une oie (1). »

Greuze souriait avec finesse; un rayon brillait dans ses yeux vifs. Son beau front élevé s'était comme éclairé d'un reflet de son génie.

« Vous êtes impitoyable, dit-il à son tour, et je crains que votre bienveillance pour moi ne vous entraîne trop loin. Mais apprenez une nouvelle qui vous réconciliera un peu avec les amateurs : je vous ai ménagé une surprise : vous allez passer votre habit, prendre votre chapeau et votre canne, et m'accompagner chez moi.

— Chez vous ?

— Oui, pour voir un morceau qui n'est pas inférieur aux autres, je pense, et que madame de Grammont m'a commandé pour l'offrir en étrennes à M. de Choiseul. C'est tout simplement une *Jeune Fille à la fenêtre*. Mais jamais je n'ai touché rien de mieux. »

Le philosophe se mit à rire à son tour.

« Allons voir la *Jeune Fille*, dit-il. Ah ! le bon Greuze ! Il parlera toujours de son talent avec chaleur et enthousiasme, comme Chardin parle du sien avec jugement et sang-froid. Allons voir la *Jeune Fille à la fenêtre*... et en même temps votre excellente femme et vos beaux enfants, vos constants et vos meilleurs modèles ! »

Lorsqu'ils arrivèrent à l'humble logement du quartier de la Sorbonne, Diderot, qui avait hâte d'admirer

le tableau inconnu, fut frappé de l'air de tristesse répandu sur les traits de madame Greuze.

« Qu'avez-vous donc, madame ! demanda-t-il. Quand on est belle comme vous, quand on a l'honneur d'être exposée en public par l'incomparable pinceau de son mari, a-t-on le droit de s'affliger ?

— Vos bienveillantes questions, répondit-elle, me prouvent que vous ignorez la cause de mon chagrin. »

Diderot regarda fixement Greuze. Celui-ci était un peu embarrassé.

« Ah ! ah ! le coupable se tait ! dit le philosophe. J'exige un aveu sincère.

— Je le ferai, dit alors l'artiste, et je pense que la pureté de mes motifs justifiera ma conduite à vos yeux. En butte à des attaques persévérantes, à des insultes et même à des calomnies; accusé de n'avoir pas étudié sérieusement, de n'avoir d'autres règles que ma fantaisie et d'être ignorant de toutes les traditions des maîtres, j'ai compris qu'il fallait imposer silence à la haine en prenant un parti énergique; qu'il fallait aller voir sur la terre classique du génie, en Italie, ses œuvres les plus sublimes, et par la contemplation assidue surprendre leurs secrets à Michel-Ange, à Raphaël, à Véronèse, à Titien. Mon dessein est arrêté; je dois partir pour l'Italie. Ce sera ma réplique à mes détracteurs. Ils verront, quand je reviendrai !... Mon excellente femme a tort de s'inquiéter; j'aurai pour compagnon de voyage M. de Gougenot, qui aime tant les arts et qui s'y entend si bien. Voilà ma résolution. Il s'agit de triompher une bonne fois des obstacles qu'on s'acharne à élever contre moi. Maintenant, dites-moi franchement quelle est à ce sujet votre opinion. »

Madame Greuze interrogea avec anxiété le regard du philosophe.

« Il y a, dit celui-ci, du bon dans les voyages. Pour ma part, je me propose d'aller bientôt faire une visite au grand Frédéric. En principe, je ne vous désapprouve pas; mais, d'abord, laissez-moi voir votre *Jeune Fille à la fenêtre*. »

Greuze, sans deviner sa pensée, l'introduisit dans cet atelier d'où s'étaient échappées déjà tant de têtes exquises de vierges, d'enfants, de bonnes mères, de fermières accortes, nombreuse famille de visages frais, de sourires joyeux, de mains blanches et de fronts bien éclairés.

Diderot considéra très-attentivement la *Jeune Fille*, poème vivant, représentation de la pensée chaste et douce qui se voile sous l'embaras et s'abrite sous la rêverie.

« Eh bien ! dit Greuze, comment trouvez-vous cela ?

— Et vous-même, mon maître ?

— Moi ?... franchement, je n'ai rien fait de mieux.

— Vous avez raison, dit l'écrivain.

— Vous l'entendez, mon ami !... s'écria la bonne ménagère. »

Mais l'artiste s'animant devant son œuvre, reprit :

« Ceci n'est qu'une introduction. Plus tard, je ferai une jeune fille en face de sa famille, au jour le plus solennel de sa vie, au jour de son mariage. Elle sera timide, émue; sa tête se penchera vers le bouquet qui ornera son blanc corsage. Près d'elle sa jeune sœur, contre qui elle se pressera, sera pour elle en quelque sorte un rempart vivant. Le fiancé soutiendra doucement le bras de sa promise en se tournant vers le vieux père, qui sera assis en face du tabellion

(1) Salon de l'année 1765.

Sur le devant du tableau, une poule et ses poussins picorant du grain, indiqueront l'abondance, et de côté le volet de l'armoire entr'ouvert laissera apercevoir la luisante vaisselle, signe de bien-être. Cette composition s'appellera *l'Accordée de village* (1).

— Ce sera sublime ! s'écria Diderot. Raison de plus, mon cher monsieur, pour que je vous tiennne le langage que je vais vous tenir. Vous voulez aller en Italie étudier les maîtres d'autrefois, les grands peintres religieux, les décorateurs d'églises et de palais ?

— Sans doute.

— Eh bien, vous n'avez rien à apprendre d'eux. Ce qu'ils ont fait, vous ne le ferez jamais, et peut-être la plupart d'entre eux n'eussent-ils pu faire ce que vous faites. Chaque nature bien trempée a son originalité propre. Croyez-moi, restez Greuze. Je vous le prédis, Rome ne vous apprendra rien ; au contraire même, vous vous détournerez de votre voie en vous efforçant d'imiter l'œuvre d'autrui, en cherchant à découvrir des procédés qui ne vous sont pas familiers. Oh ! qu'il est dangereux de se faire copiste lorsqu'on pouvait être créateur, de se mettre à la suite des autres lorsqu'on avait le droit de marcher à côté d'eux !... Évitez ce péril, il en est temps encore. Je verrai M. Gougenot, je le dissuaderai du voyage, voulez-vous ? Songez-y donc, vous en seriez pour votre argent perdu, et, de plus, vous auriez fait la partie trop belle à vos ennemis en paraissant fuir le théâtre de la lutte. Je vous le répète, ne partez pas, Greuze, ne partez pas ! »

Cependant Greuze partit. La ténacité n'est que trop souvent compagne du génie. Qu'apprit-il à Rome ? Rien. Ce qu'il pouvait faire, il l'avait fait auparavant, il le fit après. Ses modèles, il les retrouva tels qu'il les avait quittés : toujours les jeunes filles, les enfants, les vieillards, les bonnes gens de la campagne, et par-dessus tout sa femme, que Dieu lui conserva belle et vertueuse, jusqu'au jour où le peintre, avançant en âge, se vit seul, dans la morne tristesse du veuvage.

IV

VIEILLESSE ET MALHEUR.

Quel intervalle immense entre le temps où se sont passés les faits que nous avons retracés et l'époque où devait se terminer l'existence du grand peintre ! Il y avait eu dans ce demi-siècle l'abîme d'une révolution. Toutes ces grandes dames, tous ces nobles seigneurs qui jadis venaient se presser devant les merveilles de l'Exposition et donner le ton à la mode, en adoptant surtout les bergeries et idylles des Watteau, des Boucher, des Fragonard ; tout ce monde musqué, paré, titré, avait disparu, emporté dans une tempête effrayante.

Que fera notre Greuze dans cette espèce de cataclysme ? Se découragera-t-il ? Laissera-t-il ses idées gracieuses, morales et charmantes se pervertir, se matérialiser au contact de la pique du jacobin, de la carmagnole du Marseillais ? Toute cette poésie, qui parfois sent un peu son Florian, et qui ne messied pas au boudoir des duchesses et au cabinet des marquis

talons-rouges de Versailles, l'abjurera-t-il, parce qu'elle est déplacée au milieu de l'atmosphère des clubs, des cris forcenés, des émeutes sanglantes et des orgies de la Terreur ? Émule de David, habillera-t-il des héros à la grecque et à la romaine ? Ou bien restera-t-il lui, ce qui est le plus grand des courages lorsque tout change ou s'anéantit ?

Oui, l'auteur de *l'Accordée de village* poursuivait son œuvre sans dévier, embrassant avec amour un cercle de sujets favoris auxquels le ramenaient la nature de son inspiration, le goût et aussi la nécessité d'un travail opiniâtre.

Il datait de loin alors, lui qui était né en 1726. La vieillesse alourdisait sa main et commençait à placer un voile sur ces yeux si observateurs, qui tant de fois avaient étudié la nature dans ses détails les plus vrais et les plus minutieux.

L'âge du repos était venu ; et le grand artiste qui avait produit plus de cent tableaux, — répandus aujourd'hui dans tous les musées de l'Europe, — pouvait à bon droit se recueillir dans son glorieux passé, et, satisfait de cette famille de son génie, achever de vivre pour ses filles bien-aimées.

Eh bien, il n'eut pas cette douceur ! Le repos, cette récompense, ce couronnement d'une existence laborieuse et honorable, ne lui fut pas accordé. Bien qu'il eût passé sans s'y mêler à travers l'ouragan de la révolution, tenant la tête haute, conservant même les bonnes façons et le costume d'autrefois, il ne put se préserver de toute atteinte ; et si sa tête fut respectée, sa fortune se trouva anéantie.

Que faire ? Je l'ai dit, Greuze était vieux ; de plus, il était isolé : son public n'existait plus. Il fallait travailler cependant ; il fallait évoquer l'inspiration de la jeunesse, jeter encore sur la toile des têtes blondes, fraîches et souriantes ; il fallait, par la force de la volonté, contraindre sa main débile à tenir encore ferme ce pinceau qui échappait à ses doigts.

Greuze regarda ses filles et continua de peindre.

Et voici la lettre amèrement touchante qu'il écrivait à un des ministres du premier consul, le 28 pluviôse, an IX :

« Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini. La situation dans laquelle je me trouve me force de vous prier de donner des ordres pour que je touche encore un à-compte pour que je puisse le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs ; j'ai tout perdu, hors le talent et le courage. J'ai soixante et quinze ans : pas un seul ouvrage de commande. De ma vie je n'ai eu un moment aussi pénible à passer. Vous avez le cœur bon, je me flatte que vous aurez égard à mes peines » le plus tôt possible, car il y a urgence. Salut et respect.

» GREUZE. »

Rue des Orties, galerie du Louvre, n° 11.

Quelle réponse fut faite à cette lettre, ou plutôt à cette prière touchante et d'où le malheur n'exclut pas la dignité ? Nous l'ignorons, mais nous osons dire : Heureux lorsqu'il sait user du pouvoir et compatir aux larmes du génie, heureux le ministre à qui il suffit d'une signature pour rendre l'espoir à un sublime affligé ! Et ici il n'y avait pas à craindre une erreur, une faveur mal placée : la gloire plaide la cause du vieillard.

Cinq ans se passèrent. Le 21 mars 1805, le grand

(1) Voir la gravure qui accompagne ce numéro.

peintre trouvait enfin le repos qu'il avait vainement cherché en ce monde, et le *Moniteur* apprenait à la France, à l'Europe que Greuze venait de mourir.

Quelques derniers amis, quelques fervents disciples de l'art s'étaient rendus à l'église pour dire au maître un suprême adieu. Les prières venaient d'être prononcées, et la modeste assistance se disposait à accompagner Greuze jusqu'à sa demeure dernière, lorsqu'on vit une jeune fille s'approcher timidement. Elle était toute vêtue de noir; à travers son voile baissé, on pouvait distinguer ses traits fins et expressifs. Quelques voix murmurèrent le nom de mademoiselle Mayer. ...

La jeune fille s'arrêta près du catafalque et y déposa une couronne d'immortelles, à laquelle était attaché un papier. Puis elle fit le signe de la croix et se retira.

Sur le papier étaient écrits les mots suivants : « *Ces fleurs, offertes par la plus reconnaissante de ses élèves, sont l'emblème de sa gloire.* »

C'était un hommage isolé, l'hommage d'une femme. Mais qui mieux qu'une femme pouvait honorer le

peintre dont le talent avait été presque entièrement consacré à retracer ce sexe dans sa beauté, dans sa grâce, dans ses vertus ?

Les témoins de cette scène en comprirent la portée, et joignirent aux larmes de la douleur celles de l'attendrissement. Puis les prières s'achevèrent, et le convoi prit le chemin du cimetière Montmartre. C'est là que Greuze repose, sous une humble pierre qui ne porte pour inscription que son nom glorieux. Elle dit : GREUZE, mais elle dit par ce seul mot une vie de travail infatigable, d'honneur, de lutttes, de dévouement, un génie rare et complet, et une pauvreté digne qui a laissé derrière elle des chefs-d'œuvre et des millions!

Le *Moniteur* consacra, le mois suivant, à la mémoire de Greuze, un long article rempli d'éloges et où nous avons remarqué cette phrase pour sa justesse :

« Né avec un talent original, il n'avait point eu de modèle, n'a point formé d'école, et n'aura probablement jamais que de faibles imitateurs. »

ALFRED DES ESSARTS.

BIBLIOGRAPHIE.

UN PÈLERINAGE AU PAYS DU CID, par OZANAM.

Voici le dernier écrit d'un homme plus grand encore par la vertu que par la science, et dont la mort récente et prématurée a plongé la religion et les lettres dans un double deuil. M. Ozanam, à qui les pauvres doivent les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, à qui la littérature doit une *Histoire du Dante*; une *Histoire des Germains avant le Christianisme*; une *Étude sur les poètes Franciscains*; M. Ozanam était allé vers la fin de sa vie, en 1852, demander quelques forces au soleil du Midi: son voyage en Espagne avait un but à la fois religieux et poétique; il projetait d'aller s'agenouiller dans la basilique de Saint-Jacques de Compostelle et de visiter les villes, les châteaux, que la gloire du Cid remplit encore. Cette étude sur le Cid et sur les romanceros espagnols se rattachait au projet favori de M. Ozanam. Il voulait, mais la vie lui a manqué, écrire *l'Histoire des Lettres, en Europe, depuis la décadence de l'ère Latine jusqu'à la fin du treizième siècle*; il n'a pu donner au public que le commencement et la fin de ce magnifique travail: *l'Étude sur les Germains*, en est le péristyle; *l'Étude sur Dante et la Divine Comédie* en sont le couronnement; le travail sur les poètes Franciscains en Italie et celui sur les traditions du Cid devaient faire partie de cet édifice que la mort laisse inachevé. Il y a des beautés mélancoliques dans ce dernier écrit, où la vie de l'auteur, cette vie qui ne comptait plus que par journées, respire dans toute sa plénitude. On en jugera par ce début, écrit en face des Pyrénées et de l'Océan :

« Les montagnes sont toutes divines; elles portent l'empreinte de la main qui les a pétries. Mais que dire de la mer, ou plutôt que n'en faut-il pas dire? La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier aspect, mais il faut la contempler longtemps pour apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de la beauté qu'on appelle la grâce. Homère le savait bien, et c'est pour-
quoi, s'il donnait à l'Océan les traits d'un

monstre, il le peuplait en même temps de nymphes et de sirènes enchanteresses. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sur un ciel très-pur. Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, et quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plage de sable où caresser les rochers qui encaissaient la plage. Le flot montait contre l'écueil et jetait sa blanche écume où la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans les jardins des rois. Mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels. Chaque jour ils recommencent et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées. Ces mêmes vagues, si caressantes maintenant, ont des heures de colère où elles semblent déchainées comme les chevaux de l'Apocalypse: alors leurs blancs escadrons se dressent pour donner l'assaut aux falaises démantelées qui défendent la terre. Alors on entend des bruits terribles, et comme la voix de l'abîme redemandant la proie qui lui fut arrachée aux jours du déluge. Au delà de cette variété inépuisable apparaît l'immuable immensité. Pendant que des scènes toujours nouvelles animent le rivage, la pleine mer s'étend à perte de vue, image de l'infini, telle qu'au temps où la terre n'était pas encore, et quand l'esprit de Dieu était porté sur les flots. David avait aussi admiré ce spectacle, et peut-être du haut du Carmel son regard embrassait-il les espaces mouvants de la Méditerranée, lorsqu'il s'écriait : « *Les soulèvements de la mer sont admirables!* »

Ce langage est bien beau, et, sans doute, si vous voyez la mer, soit que vous habitez sur ses rivages, soit que vous alliez la visiter, en admirant sa mouvante étendue, vous vous souviendrez parfois de cet

trouvé de si nobles paroles pour exprimer leurs sentiments. Mais bientôt le voyageur laisse derrière lui les Pyrénées et l'Océan; il se dirige vers Burgos, la ville aux légendes, la ville natale du Cid. On y montre encore l'emplacement de sa maison : « Au bord d'une rue déserte, jadis retentissante du bruit des hommes et des chevaux, un pilier de pierre, entre deux petits obélisques, s'élève sur l'emplacement de la maison où naquit l'infatigable batailleur. » Si la *chronique* du Cid semble placer son fief héréditaire au bourg de Vivar, les ballades lui donnent maison de ville et pignon sur rue. Là, sans doute, il jura de venger l'outrage de son vieux père. Là, il introduisit Chimène, en descendant du château de Burgos, où furent célébrées ses noces. Là, souvent la noble dame languit dans l'attente du guerrier. Près de là se trouve la porte d'architecture moresque, par laquelle le Cid passa, lorsqu'il fut banni par le roi don Alfonso VI (1). Avant que de quitter sa ville natale, il avait prié à Sainte-Marie, et la cathédrale de Burgos garde avec piété le souvenir du héros humilié qui pria sur ses dalles. Dans une des salles capitulaires, un grand coffre est suspendu comme la chaise d'un saint. Au-dessous on a placé le portrait du Cid, tout bardé de fer, comme pour soutenir envers et contre tous le récit que vous allez lire... Il était beau de sortir de son fief, accompagné de soixante bannières. Mais il fallait nourrir ceux qui le suivaient. « Alors » le Cid prit à part Martin Antolinez, son neveu, et » l'envoya trouver à Burgos deux juifs, Rachel et » Bidar, avec lesquels il avait coutume de trafiquer de » son butin; il leur mandait qu'ils vissent le trouver » au camp. Cependant il fit prendre deux coffres » grands et garnis en fer, munis chacun de trois serrures, si lourds qu'à peine quatre hommes pouvaient en soulever un, même vide. Et il les fit remplir de sable, et couvrir la surface d'or et de pierres précieuses. Et quand les juifs furent venus, il leur dit qu'il y avait là quantité d'or, de perles et de pierreries, et que ne pouvant emporter ce grand avoir avec lui, il les pria de lui prêter sur ces deux coffres ce dont il avait besoin. Et les juifs lui prêtèrent trois cents marcs d'or et trois cents d'argent. Mais quand le Cid eut pris Valence, il renvoya les trois cents marcs d'or et les trois cents marcs d'argent pour dégager ses deux coffres de sable, priant Rachel et Bidar de lui pardonner, car il l'avait fait avec chagrin. » Ce dernier trait me touche. Je croyais le Castillan ravi d'avoir joué un si bon tour à deux infidèles. Mais son honneur chrétien en souffre, il a besoin de pardon.

» L'Achille de l'Espagne ne restera pas sous sa tente; au bout de sa lance, désormais libre et souveraine, il porte la guerre aux mécréants. Il n'aura pas de paix qu'il n'ait enlevé Valence, l'honneur et la joie des Maures, la ville aux fortes murailles, dont les blancs créneaux reluisaient de loin au soleil. Mais après ses guerres, ses aventures, ses conquêtes, il revient vers Burgos; il s'est choisi un tombeau non loin du manoir de ses aïeux. A deux lieues sud-est de Burgos s'élève l'abbaye de Saint-Pierre de Cardena, la plus ancienne colonie de l'ordre de Saint-Benoît en Espagne; une

princesse de la race royale des Goths la fonda en 537 pour y déposer les restes de son fils. En 872, les infidèles la saccagèrent, et massacrèrent sous ses cloîtres l'abbé Étienne avec deux cents moines. En 899, Alfonso III releva le monastère, mais on dit que pendant six cents ans, au jour anniversaire du massacre, le sang des martyrs reparut sur la pierre où il avait été versé. On ajoute qu'il cessa de se montrer en 1492, quand la prise de Grenade eut lavé pour toujours l'injure des chrétiens. Ce lieu fut aimé du Cid. C'est à l'abbé de Cardena qu'il confia sa Chimène et ses deux filles en partant pour l'exil; c'est à Saint-Pierre qu'il veut avoir sa sépulture. C'est là que sa veuve et ses amis le ramènent de Valence, embaumé, lacé dans son armure, dressé sur son cheval de guerre. C'est là qu'ils le déposent, non point couché dans une tombe, comme le vulgaire des morts, mais assis sur un escabeau, enveloppé dans son manteau, la main sur son épée. Quatre ans après, dona Chimène fut ensevelie à ses pieds. « Et quand le bon cheval Babiéga mourut aussi, l'écuier qui en prenait soin, ne pouvant l'ensepulturer » dans le monastère, l'enterra à la porte, à main droite, et planta deux ormes, l'un aux pieds, l'autre » à la tête, et ces arbres devinrent très-grands. » Plus tard, le roi Alfonso X éleva au Cid un tombeau dans le chœur de l'église. Mais les siècles n'ont pas épargné le monument du Cid. Aujourd'hui les os de Rodrigue et de Chimène sont déposés à la chapelle de l'hôtel de ville de Burgos, dans un cercueil de noyer. Je les vis, et ce n'était pas sans quelques doutes sur leur authenticité, mais ce n'était pas non plus sans mélancolie que je contemplais ces restes, montrés pour deux réaux par un valet qui leva le drap funéraire et ouvrit le cercueil. J'ai horreur de ce qui viole le secret de la mort; et je ne puis souffrir le spectacle de ces ossements desséchés, à moins que la sainteté n'ait jeté sur eux un vêtement impérissable. L'Église elle-même entre dans ces délicatesses, et lorsqu'elle expose les reliques des saints, c'est de loin qu'elle les fait voir au peuple, enchâssés dans de l'or, sous un voile de cristal et sous un nuage d'encens.

» Ces âges héroïques, cette époque guerroyante du Cid n'était pas sans douceur. J'y trouve les affections domestiques dans toute leur simplicité et toute leur énergie. C'est la main d'un frère vengeant les sept enfants de Lara; c'est le dévouement d'une femme rompant deux fois les chaînes de Fernan Gonzalez. C'est le Cid, comme fils, lavant la honte de son père; comme mari, gardant fidèlement à Chimène cette main qu'il lui a tendue sanglante; comme père, poursuivant l'injure de ses filles. Voyez, dans le poème, quand le héros banni quitte Saint-Pierre de Cardena, l'admirable scène des adieux. « Il prit ses filles dans ses bras, » il pleura de ses yeux, tant il soupirait profondément. — Ah! Chimène, ma femme si accomplie, je vous aimais comme mon âme! Vous le voyez, il faut nous séparer en cette vie. J'irai et vous resterez. » Plaise à Dieu et à sainte Marie que de mes mains je puisse un jour établir mes deux filles que voici! » Plaise à Dieu de me donner bonne fortune et quelques jours de vie, et de faire que vous, femme honorée, vous ayez bon service de moi. — Le Cid et sa femme vont à l'église. Dona Chimène se jette à genoux sur les marches de l'autel, priant le Créateur, du mieux qu'elle sait, de garder de tout mal le Cid Campeador. — Tu es le Roi des rois, dit-elle, et le Père du monde. Je t'adore et crois en toi de toute

(1) Le roi Alfonso VI était soupçonné d'avoir fait mourir son propre frère, don Sanche; le Cid l'engagea à se purger de ce soupçon par le serment; le roi hésita, et irrité contre le héros, il le bannit de son royaume.

» ma volonté, et je prie saint Pierre qu'il m'aide à prier
 » pour mon Cid Campeador; que Dieu le garde du
 » malheur ! Puisque aujourd'hui nous nous quittons,
 » qu'il nous fasse retrouver dans la vie ! — La prière
 » étant faite et la messe achevée, voilà qu'il faut che-
 » vaucher. Le Cid embrasse dona Chimène, et Chi-
 » mène va baiser la main du Cid, pleurant de ses yeux,
 » car elle ne sait que faire. Et lui, il recommençait à
 » regarder ses filles : — Je vous recommande à Dieu,
 » mes filles, à votre mère et à votre père spirituel. —
 » Ainsi ils se séparèrent, comme l'ongle se sépare de la
 » chair. » Vous ne retrouverez rien ici de ces senti-
 » ments affadis où se plaît l'art des troubadours. La na-
 » ture n'a pas besoin de subtilités et de raffinements;
 » elle a des cris pour remuer jusqu'aux entrailles des
 » hommes. Vous reconnaissez l'accent des adieux d'An-
 » dromaque et d'Hector, avec la majesté chrétienne de
 » plus, de moins, une grâce et un éclat dont la muse
 » peupla seule le secret. »

Burgos, la ville des héros, de Fernan Gonzalez et du
 Cid Campeador, garde aussi le souvenir des rois, de
 ces héritiers de Pélagie, qui soutinrent une croisade de
 huit cents ans contre les infidèles, et dont la puis-
 sance, sortie des défilés des Asturies, toucha bientôt
 aux bords du Tage, puis du Guadalquivir, puis de
 l'Océan, et finit par embrasser les deux mondes dans
 son étreinte. Ils ont légué à Burgos un palais et deux
 monastères. La première de ces maisons religieuses,
Santa-Maria la Real de las Huelgas, abbaye de béné-
 dictines, célèbre par l'immense pouvoir ecclésiastique
 remis à ses abbesses, n'ouvre pas ses grilles devant les
 étrangers. Ce monastère, fondé par Alfonso VIII, en mé-
 moire de la victoire de Tolosa, conserve encore l'éten-
 dard pris sur les infidèles, et chaque année on le dé-
 ploie au 16 juillet, anniversaire de la bataille. Les
 successeurs d'Alfonse VIII reposent sous ces voûtes
 séculaires. La Chartreuse de Miraflores, bâtie par le
 roi Jean II, conserve ses restes, renfermés dans un
 magnifique sépulcre, que fit élever sa glorieuse fille,
 la grande Isabelle de Castille.

« Au dehors, dit M. Ozanam, l'édifice s'annonce
 comme un catafalque. Point de clocher, point de
 transept; à la façade, point d'autre ornement que les
 blasons qu'on met sur le drap mortuaire des rois; la
 toiture, arrondie comme le couvercle d'un cercueil;
 au front, le crucifix, et tout autour, quarante aiguilles
 de trois grandeurs différentes, comme les trois rangs
 de candélabres autour de l'appareil funéraire. Mais
 entrez dans ce séjour de la mort, vous y trouverez
 toute la splendeur des espérances chrétiennes. La
 pensée se dégage de la terre et s'élève avec les voûtes
 ogivales. La promesse de l'immortalité rayonne avec
 les quatorze faisceaux de pierre qui jaillissent aux
 angles de l'abside, et dont les nervures, travaillées à
 jour, pendent en festons charmants au-dessus du sanc-
 tuaire. Dix-sept fenêtres garnies de vitraux peints ré-
 pandaient une clarté mystérieuse et riche comme celle
 de la foi. La pluie et le soleil conjurés ont terni ces
 beaux verres. Ils n'ont pas effacé la vie du Sauveur,
 qui en fait le sujet, et qui est bien vraiment la seule
 lumière capable de dissiper pour nous les ombres de
 la mort.

» Un marchand de Burgos avait été chargé de faire
 exécuter en Flandre les verrières de Miraflores; il crut
 bien faire d'y faire joindre en présent un vitrail timbré
 de ses armes. Isabelle s'informa de ce blason inconnu,
 et prenant l'épée d'un de ses gentilshommes, elle brisa

la vitre : « Dans cette maison, dit-elle, je ne veux
 point d'autres armes que celles de mon père. » Elle-
 même n'inscrivit son nom nulle part; mais à dire
 vrai, tout y parle d'elle. Au sommet du retable en bois
 doré qui surmonte l'autel, le Christ en croix apparaît,
 non plus accompagné du pape et de l'empereur, comme
 on le représente souvent au moyen âge, mais soutenu,
 d'un côté, par un pape ceint de la tiare, de l'autre
 par une reine couronnée. Et comment oublier encore
 qu'au moment où la reine faisait exécuter cet ouvrage,
 elle recevait dans Burgos Christophe Colomb, revenu du
 Nouveau-Monde, dont elle lui avait ouvert le chemin !
 Le grand homme fit son entrée, menant à sa suite une
 grande troupe de sauvages, couronnés de plumes écla-
 tantes; il offrit à Isabelle une chaîne, des bracelets et
 des lingots de l'or le plus pur. La reine consacra ces
 richesses au service de Dieu, et voulut que le retable
 de Miraflores fût doré des prémices de l'Amérique.

» Dans un lieu moins riche en merveilles, on s'ar-
 rêterait aux stalles des moines et au dais qui surmonte
 le siège du prieur. Mais je n'ai plus de regards que
 pour le monument qui s'élève au milieu du chœur
 devant l'autel. Les deux statues de Jean II et d'Isabelle
 de Portugal y sont couchées sur un soubassement octo-
 gone. Les têtes sont belles, les attitudes nobles et
 calmes, les costumes magnifiques. Le roi paraît bien
 tel que les contemporains l'ont représenté : « Grand
 » de taille, beau de corps, d'un aspect tout royal, les
 » jambes, les mains et les pieds parfaitement faits;
 » d'ailleurs, franc et gracieux, dévot et vaillant, grand
 » clerc et très-attractif de sa personne. » Mais, à bien
 considérer la douceur un peu molle de ses traits, on
 retrouve aussi le prince timide, devenu le jouet des
 partis; les factions de son règne semblent rappelées
 par les deux lions qui se battent à ses pieds. La reine
 repose auprès de lui; ses yeux se baissent sur un livre
 qu'elle a entre les mains; elle y cherche l'oubli des
 pompes et des inquiétudes royales. A ses pieds un lion,
 un chien et un enfant jouent ensemble, comme pour
 opposer au souvenir des discordes civiles une image
 de paix domestique. Autour de ces deux souverains
 abattus par la mort, les quatre évangélistes sont assis
 sur des trônes que le temps ne renverse pas. L'artiste
 leur a donné des airs de tête d'une fierté tout espa-
 gnole, et qui semble défier les Musulmans. Entre ces
 figures, aux huit angles du soubassement, des anges
 s'élancent en ouvrant leurs ailes; le soubassement lui-
 même est tout un monde de statues et de statuettes,
 assises ou debout, saillantes ou enfoncées dans des
 niches, ou voilées sous des feuillages. Seize person-
 nages occupent la place principale; du côté du roi,
 huit justes de l'Ancien Testament; du côté de la reine,
 les vertus théologiques et cardinales, et la Vierge tenant
 le Christ mort sur ses genoux, pour rappeler que les
 âmes royales ont aussi leurs douleurs. Tout autour,
 au-dessus, au-dessous, des docteurs méditent, enve-
 loppés de leurs manteaux, des moines prient sous leur
 capuchon, un berger caresse ses brebis. On dirait que
 l'art a cherché dans toute la création, depuis les anges et
 les vertus du ciel, jusqu'aux bêtes de la terre, tout ce qu'il
 y a de plus saint et de plus intelligent, de plus fort et
 de plus pur, pour soutenir le poids de ce roi et de cette
 reine, qui furent chrétiens, mais qui furent pécheurs.
 Leur fille n'a pas voulu les laisser seuls dans la tombe;
 ils sont entourés, défendus devant le Seigneur par tout
 ce peuple de pierre qui semble intercéder pour eux. »

Après le sépulcre des rois, la cathédrale de Burgos,

dédiée à la sainte Vierge, attire l'admiration des voyageurs, des pèlerins et des artistes. La terre n'a pas possédé beaucoup de monuments aussi complets et aussi nobles.

« Une femme chrétienne qui visitait aussi la cathédrale de Burgos, et qui avait prié de même à beaucoup de sanctuaires, demandait ce que Dieu ferait, au dernier jour, de ces admirables ouvrages, élevés à sa louange, par la tendre piété de tant de générations? Lefeu qui doit purifier la terre foudroiera-t-il cestours qui montaient pour le conjurer; ces chevets d'église, gardés par les anges, ces madones si pures et ces saints si humblement prosternés devant elle? Et d'ailleurs, celui qui fait gloire de s'appeler le souverain artiste aura-t-il le courage de détruire tant de mosaïques et de fresques où rayonne l'éternelle beauté? Pourquoi ces monuments n'auraient-ils pas aussi leur immortalité ou leur résurrection? Et qui sait si, miraculeusement sauvés, ils ne devraient pas faire l'ornement de la Jérusalem nouvelle que saint Jean nous représente toute resplendissante de jaspe et de cristal?

« Cependant, ajoute M. Ozanam en terminant, le moment est venu de prendre congé de ces beaux lieux que je ne reverrai plus, et auxquels je vais laisser suspendue une partie de mes affections et de mes regrets, comme j'en ai déjà laissé à tant de vieilles villes, de montagnes et de rivages. Il y a quelque part en Sicile, des tronçons de colonnes, ombragés d'un bouquet d'olivier; à Rome, un oratoire dans les catacombes; au pied des Pyrénées, une chapelle cotoyée par des eaux limpides qui fuient sous un pont voilé de lierre; et y a, sur les côtes de Bretagne, des grèves mélancoliques où mes souvenirs retournent avec un charme infini, surtout quand l'heure présente est triste et l'avenir inquiet. J'ajouterai Burgos à ces pèlerinages de ma pensée, qui me console parfois du pèlerinage douloureux de la vie. Souffrez donc que j'embrasse d'un dernier regard l'ensemble de la cathédrale, que je m'agenouille dans le radieux sanctuaire, devant la vierge du retable, et si ma prière vous scandalise, ne m'écoutez pas.

« O Notre-Dame de Burgos, qui êtes aussi Notre-Dame de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les grandes cités catholiques, oui vraiment, vous êtes belle et gracieuse, *pulchra es et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans les œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les peines, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres, pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si doux, qu'ils n'ont point compté les siècles pour vous ciseler des portraits superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes, que ces grandes créations architecturales ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Castillans qui abhorraient le travail comme une servitude. Vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé; au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau, et vous les avez retenus pendant trois cents ans dans vos ateliers pacifiques,

O Notre-Dame! que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante! et en retour de cette pauvre maison de Nazareth, où vous avez logé son Fils, que de riches demeures il vous a données! »

Nous avons pensé, mesdemoiselles, que ces pages d'un style si pur, dernier legs d'un homme éminent, étaient faites pour vous plaire : nous devons, ce mois-ci, emprunter pour vous quelques sévères et judicieux conseils à madame de Maintenon, dont M. Théophile Lavallée édite les œuvres, mais nous avons donné le pas à M. Ozanam, qui vous parle en si bons termes de la Vierge que vous aimez, et du Cid, qui, grâce au vieux Corneille, est un héros de notre connaissance, une gloire de notre pays. Au mois d'août donc, madame de Maintenon et les *Entretiens sur l'Éducation des Filles*.
E. R.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS.

Bien qu'il soit très-audacieux à moi de parler des *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* (1) après l'habile main qui, dans ce recueil, l'a fait à diverses reprises, je ne puis cependant m'en taire, et celles de vous, mesdemoiselles, qui se sont procuré cet excellent cours d'études, comprendront sans peine qu'il y ait toujours à dire sur une matière aussi riche.

Dans ces volumes, je vois chaque jour mes filles non-seulement apprendre l'histoire, mais apprendre à aimer l'histoire; une enfant de dix ans en lit certains chapitres avec la passion qu'à cet âge on met à lire des contes de fées; elle les lit dans ses récréations et sans que je l'y convie. Une autre de quatorze ans, arrivée presque à la fin du cours, s'étonne journellement du charme extrême inhérent à de telles études. Sans qu'elle en ait eu conscience, à chaque nouvelle étape qu'elle a franchie, à chaque volume nouveau achevé par elle, j'ai vu son intelligence se former, se meubler d'idées justes, son âme s'élever et s'agrandir; et, sans perdre rien de l'heureuse et folle gaieté, de l'ingénuité de l'enfance, je l'ai vue de plus en plus attentive aux conversations sérieuses, les rechercher, sans se permettre d'y prendre part, et y goûter un vif plaisir; tandis qu'en ces heures de douce intimité, où la mère doit exciter la causerie, je lui ai entendu exprimer de fort judicieuses pensées sur les poètes, les historiens, les orateurs des temps passés et des temps modernes; j'ai assisté même, sans avoir l'air d'y prendre garde, à des tournois de langue entre les deux jeunes filles, chacune rompant des lances pour tel ou tel grand homme, son héros de prédilection.

Vraiment, lorsqu'un ouvrage, tout en vous enseignant la grammaire, l'arithmétique, la géographie, ces choses un peu ardues comparativement à l'histoire et à la littérature, lorsque cet ouvrage vous inspire assez d'intérêt pour que vous, enfant, votre cœur s'en émeuve, et que votre esprit léger s'en préoccupe aux heures joyeuses des récréations, il faut que ce livre possède d'incontestables mérites.

Et ceci, mesdemoiselles, n'est point une réclame; chaque fois que dans ces colonnes il est question de bibliographie, c'est d'abondance de cœur que l'on parle, c'est parce qu'on a l'intime conviction de vous pouvoir être utile; c'est la sainte mission qui se continue, cette mission que poursuit votre Journal, mesdemoiselles, et qui se peut résumer en deux mots : *plaire en améliorant!*

ADAM BOISGONTIER.

(1) Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

A LA ESPÉRANZA.

PLEGARIA.

Blanca ilusión ! benefica esperanza !
Triste y última luz del corazón,
A cuyo tibio resplandor se alcanza
Un mas allá en el negro panteón.

Tú sola nos alivias el camino
En que entramos al tiempo de nacer,
Nuestro amargo de tino es tu destino,
Siempre amiga te hallamos por dó quier.

Si tú nos doras la niñez tranquila,
Tú enciendes nuestra ardiente juventud ;
La vejez nos sostienes que vacila
Y aun ardes en el cóncavo atahud.

Sol en la vida, lámpara en la muerte,
Siempre nos vienes asistiendo en pòs,
Y amiga fiel nos dejas al perderle
Al pie del trono del inmenso Dios.

D. JOSÉ ZORRILLA.

A L'ESPÉRANCE.

INVOCATION.

Douce illusion ! bienfaisante espérance ! Triste et dernière lumière du cœur, à qui ton faible rayon suffit dans le sombre séjour.

Toi seule nous soutiens dans le chemin où nous entrons au temps de notre naissance ; notre destin amer est ton destin ; amie constante, c'est à toi que nous adressons nos vœux.

Si tu embellis notre enfance paisible, tu animes notre ardente jeunesse, tu soutiens notre vieillesse chancelante, et tu brilles même sur le tombeau.

Soleil de la vie, lampe de la mort, toujours tu viens nous assister ; amie fidèle, tu ne nous laisses, en nous quittant qu'au pied du trône du Dieu tout-puissant !

Mlle LOUISÉ MERCIER.

LA PERLE, LA PÊCHE ET LE BOUTON D'OR.

Peu de temps après la mort de notre grand-oncle Villefromoy, nous étions réunis dans sa bibliothèque, et, tout en remuant quelques-uns de ses livres, nous devisions du défunt ; nous plaisant à reconnaître la loyauté de son caractère et la grande égalité de son humeur, mais nous accordant tous sur ce point, que les secousses morales, les orages intimes avaient dû être épargnés à sa vie ; nous ne le disions pas, mais nous allions jusqu'à penser que la faculté de sentir fortement lui avait été refusée, et que, s'il avait atteint le beau chiffre de quatre-vingt-seize ans, cela avait été dû autant à une certaine somme d'indifférence répartie sur tout et sur tous, qu'à la régularité de sa vie.

« Un manuscrit de la main de notre oncle ! fit l'un de nous. Le singulier titre, ajouta-t-il : *la Perle, la Pêche et le Bouton d'or* !

— Qu'est-ce que cela peut être ? dit un autre.

— Voyons, voyons ! » fut le cri général.

On vint former le cercle devant un feu brillant, et ce qui suit fut lu à haute voix :

Genève forme deux villes distinctes, la ville haute et la ville basse ; celle-ci, neuve, régulière et marchande, mire les façades de ses maisons blanches, bâties à l'italienne, dans les eaux bleues du Rhône ou dans les flots verts du lac ; celle-là, dont l'aspect général est rendu sombre par le ton gris de ses vieilles maisons aux toits élevés et rapides, et par le peu de largeur de ses rues grimpanes, charmera, tout d'abord, les yeux du voyageur qui préfère le pittoresque au confort.

Dans la partie la plus élevée de la ville haute se trouve une promenade appelée la Terrasse ; de cette terrasse, on découvre un point de vue tel, qu'à lui seul, il vaut le voyage à Genève.

C'est, d'abord, au pied même de la Terrasse, la ville neuve et ses larges quais, les faubourgs et leurs manufactures, le lac dont parfois les flots se permettent de mugir, une campagne riante et bien cultivée, où paissent des troupeaux nombreux, et où se montrent, à moitié voilées de grands arbres, de coquettes villas ; puis, c'est au loin et à perte de vue, les glaciers des Alpes, le mont Blanc, la Young-Frau, dont les cônes prismatiques et étincelants semblent une chaîne de diamants gigantesques.

La première fois que ce splendide paysage s'offre à la vue, les yeux sont éblouis, et de l'âme en extase part un cri d'admiration pour l'œuvre, et de bénédiction pour le Divin ouvrier ; lorsqu'on y revient, et il est impossible qu'on n'y revienne pas, l'œil finit par s'accoutumer aux beautés qui lui sont offertes ; il les distingue, il n'en perd aucune, et le cœur n'en est que plus rempli de reconnaissance et d'amour.

« Je n'aurais pas cru notre oncle susceptible de sentir aussi vivement les beautés de la nature, dit l'un de nous.

— Honni soit l'interrupteur ! dit un autre.

— La lecture ! la lecture ! » fit la majorité.

Et la lecture se continua :

Sur cette terrasse, dont le souvenir ne saurait s'effacer de l'esprit, un jeune homme, que nous nommerons Marcel, s'occupait cependant d'autre chose que

des glaciers et du lac; il regardait avec attention les soins de mère, qu'une jeune fille de vingt ans, plus sérieuse qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge, donnait à un enfant de douze ans, aux boucles noires et abondantes, mais au visage si maigre et si pâle, qu'on devinait qu'elle venait d'être disputée au tombeau.

C'étaient des haltes à tout instant, pour que la convalescente reprit haleine; c'étaient quelques gouttes d'un cordial dont on mouillait ses lèvres; c'était sa propre mantille dont on la couvrait; c'était une fleur qu'elle semblait souhaiter et qu'on s'empresait de lui cueillir; tout cela, avec une simplicité charmante et une touchante sollicitude.

« Il faut rentrer, le soleil baisse, dit bientôt Angélique à Justine; d'ailleurs, j'aperçois le signal du retour. »

Et, en effet, à une maison de simple apparence, dont les fenêtres dominaient la terrasse, les regards de Marcel, suivant la direction de ceux des jeunes filles, virent flotter un mouchoir blanc.

Justine, soutenue par sa compagne attentive, ne reprenait qu'à regret le chemin du logis; cette sortie était la première qui lui eût été permise, et il semblait qu'elle ne pouvait se rassasier ni de la vue du lac, ni de l'air vif et pur qu'on respirait sur la terrasse.

« Nous reviendrons demain, n'est-ce pas, cousine ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Angélique, si mon oncle et le temps le permettent. »

Ces paroles furent entendues ou plutôt devinées par Marcel, qui, dès lors, se trouva pris d'un goût tout particulier pour la terrasse, où il ne manqua point de se rendre chaque jour, aussi longtemps que, de leur côté, y vinrent les jeunes filles.

Pendant ces jours-là, de combien de mauvais croquis, d'informes ébauches, de dessins incorrects, se rendit coupable le peintre Marcel ! Car Marcel était peintre, et, selon la routine, au lieu de regarder chez lui, il était venu moissonner chez le voisin. Il est vrai que, malgré notre désir de voir messieurs les peintres se rabattre sur les Cévennes ou les Pyrénées françaises, nous devons reconnaître que le panorama décrit plus haut suffit pour motiver leurs désertions. Ce qui n'empêche pas que ce magique panorama ne fut jamais plus maltraité que sur les albums de Marcel, tant que la jeune convalescente et son guide continuèrent à fréquenter la terrasse.

Cependant leurs promenades quotidiennes et les croûtes de l'artiste (nous demandons la permission d'appeler un chat un chat) eurent un terme; advint un jour où les deux cousines ne reparurent plus.

Dire que la présence régulière et continue du jeune homme était restée inaperçue des jeunes filles, serait pécher contre la vérité; seulement, Justine, sur les joues de laquelle renaissaient, peu à peu, les roses de la belle santé, Justine s'en amusait en véritable petite fille qu'elle était, regardant sournoisement et aussi souvent que possible du côté de Marcel, et, de retour chez son père, riant franchement des ma encontreux coups de crayon qu'elle avait pu surprendre; tandis qu'Angélique, si ses grands yeux s'étaient deux ou trois fois arrêtés avec étonnement sur l'album de Marcel, si elle n'avait pu s'empêcher de se dire tout bas qu'il était triste de voir ainsi défigurer l'ouvrage du bon Dieu, était ensuite passée outre, sans plus songer au peintre ni à ses œuvres; aussi, huit jours après que les promenades avaient eu pris fin, fut-elle fort sur-

prise, lorsqu'à un coup de sonnette, étant descendue ouvrir la porte d'entrée, elle se trouva face à face de Marcel lui-même.

« Monsieur Duvert ? demanda Marcel visiblement ému.

— C'est ici, monsieur, reprit Angélique; mais mon oncle est sorti.

— Est-ce quelque chose qu'on lui puisse dire ? demanda Justine s'avançant toute fraîche et toute épanouie.

— Facilement, répliqua Marcel, très-disposé à franchir le seuil d'une porte qu'on ne lui ouvrait qu'à demi.

— Je vous écoute, monsieur, fit Angélique, feignant de ne point comprendre le désir du jeune homme.

— Mademoiselle, je suis un des plus fervents admirateurs du beau talent de M. Duvert, et mon ambition serait qu'il m'agrât au nombre de ses élèves.

— Mon père est sculpteur, dit Justine, un sourire malicieux entr'ouvrant ses lèvres roses, tandis que vous, monsieur, vous êtes...

— Peintre; vous avez eu la bonté de le remarquer ? Mais, Michel-Ange était à la fois sculpteur et peintre, répondit modestement Marcel.

— Ah ! oui, continua Justine, ayant grande peine à ne pas rire aux éclats au souvenir du malheureux album, et les lauriers de Michel-Ange tentent monsieur... Pardon, quel nom devons-nous dire à mon père, en lui annonçant son futur disciple ?

— Marcel, fit le jeune homme en s'inclinant.

— Eh bien, monsieur Marcel, dit Angélique avec une politesse digne qui coupait court à toute réplique, vos paroles seront reportées à mon oncle, et vous le pourrez voir lui-même demain matin, à dix heures. »

Une révérence acheva de formuler le congé donné au jeune homme, et la porte se referma sur lui.

Le lendemain, à dix heures, M. Duvert, prévenu par Justine contre l'artiste français, le recevait avec la résolution formelle de couper court à toute relation ultérieure; mais, lorsqu'il eut visité ses cartons, d'où l'album de la Terrasse avait été prudemment exclus; lorsque le jeune homme lui eut exprimé avec chaleur son admiration pour le grand art du statuaire, et lui eut, peut-être, fait aussi quelque autre confidence, le vieux maître lui ouvrit son atelier et son cœur; ce qui fut, pour mademoiselle Justine, une source d'ébahissements qui ne cessèrent qu'à la première tête que modela Marcel. Toute jeune et légère qu'était cette enfant, elle resta frappée de surprise devant cette tête de Vierge, qui reproduisait à s'y méprendre les traits suaves et purs d'Angélique, la bien nommée.

Cette tête, dont la perfection était vraiment remarquable, fut l'alpha et l'oméga des travaux de Marcel comme sculpteur; vingt fois elle reparut sous ses doigts, ou voilée comme une sainte, ou parée comme une divinité mondaine, mais c'était elle, toujours; il lui était impossible de modeler d'autres traits. Justine riait de cette infécondité du jeune artiste; M. Duvert la comprenait et secouait la tête avec une certaine nuance de tristesse et d'inquiétude; Angélique seule ne remarquait rien, et ne semblait point s'être aperçue que, non-seulement, les élèves de son oncle comptaient un camarade de plus, mais que, contre les habitudes de M. Duvert, ce nouvel élève était admis dans l'atelier du maître, en dehors des heures consacrées aux études.

« Angélique, dit un jour M. Duvert à la jeune fille,

alors que, rêveuse, elle suivait des yeux les nuages qu'emportait un vent doux et pur, vous avez vingt ans, mon enfant; bien que votre présence ici me soit infiniment agréable, je dois penser à votre avenir; M. Marcel vous demande en mariage, le voulez-vous pour époux ? »

Angélique tourna vers son oncle son grand œil limpide et calme, et, après un silence, pendant lequel elle sembla chercher à se rendre un compte exact d'une proposition entièrement inattendue, elle répondit par un refus formel. Ce fut en vain que M. Duvert lui mit sous les yeux les différents mérites de Marcel, son affection profonde, sa position aisée, la certitude que jamais aucun parti plus convenable ne se présenterait, Angélique persista dans son refus; elle fit plus, elle supplia son oncle de lui épargner, dorénavant, la vue du jeune artiste, auquel, les larmes aux yeux, M. Duvert conseilla d'aller visiter Florence et Rome.

A cette nouvelle, le jeune homme éprouva, non pas cette douleur mesquine de l'amour-propre blessé, mais un chagrin réel; seul dans la petite chambre qu'il avait louée près de la maison de M. Duvert, il s'emporta contre lui-même, qui n'avait point su toucher le cœur d'Angélique; contre la jeune fille dont, sans doute, les penchants étaient ailleurs; contre M. Duvert qui l'avait, sinon encouragé, du moins laissé se leurrer d'un fol espoir; puis, un abattement extrême succéda à cette sorte de rage, et il laissa se perdre bien des jours dans la contemplation amère et stérile de la maison où il avait cru trouver le bonheur.

Un matin que, plus tôt que de coutume, il se trouvait à sa fenêtre, répétant des phrases de roman aux murs sourds et muets de la maison du sculpteur, il en vit sortir Angélique enveloppée d'un châle et d'un voile, et l'irrésistible désir de savoir où elle allait si matin le prenant, sans autre hésitation ni réflexion, il s'élança sur ses traces.

Mais, au détour d'une ruelle qui longeait le grand hospice de Genève, la jeune fille disparut comme par enchantement, et Marcel resta la bouche béante et les yeux ouverts, stupéfait de trouver la ruelle vide, et très-disposé à croire qu'il avait été le jouet de quelque vision.

Cependant, le lendemain matin à la même heure, la prétendue vision se renouvela, la poursuite eut lieu comme la veille, et, comme la veille aussi, l'étrange disparition s'ensuivit.

Marcel craignit d'être devenu fou.

Pressé, néanmoins, de faire une nouvelle épreuve et devançant l'heure de la sortie d'Angélique, le troisième jour, il alla s'embusquer dans la ruelle même où elle disparaissait à ses yeux, attendant avec anxiété ce qu'il était disposé à regarder comme une période hallucination.

Non ! le fait était positif, et, de plus, très-facile à expliquer : dans la ruelle en question, l'hospice forme un coude où se trouve pratiquée une petite porte; dès qu'on touche le bouton de cette porte, elle s'ouvre et se referme sans bruit sur le visiteur.

Le but des sorties matinales d'Angélique était l'hospice de Genève, et Marcel reconnut avec satisfaction que, s'il n'en faisait point usage, du moins jouissait-il de toute la plénitude de sa raison.

Mais qu'allait faire Angélique à l'hospice ? Comment le savoir ? A qui le demander ? Renoncer à pénétrer ce mystère : il n'aurait pas fait bon d'en émettre le conseil ? Une idée subite vint éclairer le

cerveau de Marcel; s'inquiétant peu des passants qu'il coudoyait et renversait presque, il courut chez lui, y prit quelques pièces d'or destinées à parachever une tournée artistique qui s'était trouvée arrêtée à son début, revint à la petite porte de l'hospice, en toucha le bouton, entra, et se trouva vis-à-vis d'une sœur tourrière, dont le visage bienveillant exprima quelque surprise à l'aspect de Marcel essoufflé et ruisselant de sueur.

« Ma sœur, dit le jeune homme, voici une modeste offrande pour les besoins de votre sainte maison. »

Et il produisit ses pièces d'or.

« Je vous remercie pour nos malades, monsieur, fit la religieuse avec simplicité; mais c'est dans les mains de notre trésorière que sont déposés les dons de cette nature.

— Soyez assez bonne pour vous en charger, reprit Marcel. Ma sœur, continua-t-il sans autre transition, il vient d'entrer ici une jeune femme, mademoiselle Angélique Duvert, nièce de M. Duvert, sculpteur, qui, si je ne me trompe, vous renouvelle chaque matin sa visite ?

— Vous ne vous trompez pas.

— Ma sœur, au nom de la pitié qui remplit le cœur des femmes, pardonnez-moi mon apparente indiscretion, et dites-moi ce que vient faire ici mademoiselle Angélique Duvert.

— C'est bien simple, répliqua sœur Marthe, un sourire glissant sur ses lèvres à l'exaltation du jeune homme; mais, fit-elle, après inspection de la physionomie de Marcel, et suspendant la confiance que déjà le jeune homme croyait ouïr, de tels exemples seraient dignes d'avoir l'univers pour témoin; voulez-vous me suivre, monsieur ? »

Marcel la suivit avec empressement, et tous deux bientôt se trouvèrent dans la petite chapelle, où chaque matin l'on dit la messe pour les malades qui ne peuvent quitter leurs lits.

Excepté pendant le temps du saint sacrifice, un léger grillage recouvert d'un rideau brun isole la chapelle de la salle; ce rideau, sœur Marthe l'entr'ouvrit doucement, et, mettant un doigt sur ses lèvres, elle invita Marcel à s'avancer et à regarder. L'œil du jeune homme ne se fut pas plus tôt approché du grillage, qu'un tressaillement nerveux parcourut tout son corps et qu'il se cramponna aux barreaux de fer, comme s'il eût craint qu'on voulût employer la force pour l'en arracher.

Angélique, les manches retroussées, un grand tablier blanc à la ceinture, le regard animé, le front rayonnant, le sourire de la sainte charité sur les lèvres, plus belle que jamais Marcel ne l'avait encore vue, Angélique allait avec empressement d'un lit à un autre; ici, touchant de ses doigts, lavant et pansant une plaie; là, rehaussant des coussins, présentant un breuvage; plus loin, aidant une âme à remonter à Dieu, en s'unissant aux prières du prêtre, et, sans le savoir, donnant au mourant comme une idée des célestes créatures qu'il allait rencontrer là-haut.

Ce n'était pas tout : une mère pleurait-elle en secret sur le sort de ses enfants, Angélique s'informait et prenait l'adresse de la pauvre famille; n'étant riche que d'amour, elle ne promettait point d'argent; mais la mère savait que les enfants ne manqueraient plus des soins précieux au jeune âge, et qu'Angélique saurait leur procurer du pain.

Marcel voyait tout, devinait tout, suivait tous les mouvements de la jeune fille; l'admiration et le respect

se disputaient son âme; mais, s'il était possible qu'après les paroles de M. Duvert il eût gardé quelque secret espoir, ce dont il était témoin lui enlevait jusqu'à sa dernière illusion. Comment, en effet, essayer de lutter dans ce cœur contre le divin amour dont il était embrasé? Quelles joies terrestres lui vaudraient jamais les joies célestes de la charité évangélique? Comment attirer l'attention de cette femme sur les petits intérêts du monde, elle qui n'avait d'oreille et d'âme que pour les intérêts des membres souffrants du Christ? Comment enfin l'émouvoir à propos d'une infortune, grande sans aucun doute, mais moins touchante, cependant, que celles qu'elle était appelée à soulager tous les jours?

« Oh! se dit Marcel avec amertume et conviction, ces créatures toutes de dévouement, de pitié et de tendresse, ces perles précieuses, Dieu les garde; aucun mortel n'est digne d'elles; aucune autre flamme que celle de l'ardente charité ne saurait effleur leurs cœurs; elles ne sont envoyées sur la terre que pour nous faire croire aux anges; essayer de les détourner de leur voie serait un crime; Angélique a imité la sainte femme de l'Écriture, elle a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée! »

« Que dites-vous de la Perle? demanda celui qui, lisant le plus mal, n'avait pas manqué de s'arroger le droit de lire. »

— Qu'il faut passer à la Pêche, lui fut-il répondu.

— Serait-il possible qu'après Angélique notre oncle eût été capable de se livrer à de nouvelles affections, fit la plus jeune d'entre nous.

— Bon, répliqua son frère, lorsque tous, en commençant, nous avons assez cavalièrement déshérité notre oncle de sensibilité, voici, maintenant, que vous lui voulez demander des choses impossibles, hors nature, une fidélité de roman! D'ailleurs, qui nous prouve que ce Marcel soit notre grand-oncle Villefromoy?

— Au fait!...

— Je regretterais l'erreur.

— Après tout, le caractère est honorable; nous ne saurions offenser la mémoire de notre oncle en continuant à le voir sous le nom de son héros.

— Eh bien donc, la Pêche! crièrent les impatientes.

— Soit, dit l'intrépide lecteur, cramponné aux innocents feuillet.

— Tiens, ajouta-t-il, la Pêche et le Bouton d'or ne forment qu'un chapitre à eux deux!

— Ceci ne serait qu'un titre ajouté aux incontestables mérites de l'ouvrage, » fut-il dit d'un ton moitié figue, moitié verjus.

Après que cette façon de petite méchanceté eut provoqué suffisamment de sourires, la lecture reprit en ces termes :

Il y avait dix ans que, selon le conseil de M. Duvert, Marcel avait quitté Genève, non pour Rome et Florence, mais pour Paris, sa ville natale, lorsque nous le retrouvons honnête commerçant, parfaitement calme d'esprit et de cœur, à un thé scientifique et artistique, rue Saint Louis.

Ce qui fait la persistance de nos idées; ce qui pousse celui-ci à mendier de royaume en royaume l'aumône qu'il payera du prix d'un monde, tandis que cet autre brise son dernier escabeau et le brûle afin d'arriver à vernisser nos assiettes et nos plats (!), c'est le divin

rayon (rayon non mirage!) qui montre, là, devant soi, tout proche, le but atteint, le progrès obtenu, le succès conquis; c'est la sainte Espérance, force indélébile des faibles et des forts, soleil des opprimés, sourire des jeunes gens, soutien des vieillards; que ce rayon s'éteigne, le sentiment qui en était issu hésite, chancelle et meurt.

Il en était arrivé ainsi de l'affection exaltée de Marcel pour mademoiselle Angélique Duvert : après avoir contemplé la jeune femme au milieu des sœurs de l'hospice de Genève; après avoir compris l'élévation et l'ardeur de son admirable charité, il s'était dit, nous l'avons vu, que l'oiseau qui plane aux nues ne vient pas construire son nid dans la fange; qu'une âme si entièrement embrasée de l'amour du Seigneur devait être inaccessible à tout autre amour; alors son cœur s'était serré violemment, ses larmes avaient cessé de couler, il était revenu au toit paternel, où, bientôt ensuite, la mort prématurée de son père l'avait mis dans l'obligation, comme chef d'une famille passablement nombreuse, de sacrifier ses goûts artistiques à ses devoirs de fils et de frère aîné.

C'est ainsi que, dix ans après son départ de Genève, nous le voyons marchand de denrées coloniales, en gros et demi-gros, et acceptant volontiers, comme distractions hebdomadaires, les thés scientifiques et artistiques de madame veuve Du Bourdon.

« Mar-hand de denrées coloniales! pour le coup, c'est notre oncle, dit l'un de nous.

— En tous cas, fut-il répondu, je le reconnais mieux négociant qu'artiste, et faisant partie des thés de madame Du Bourdon, qu'adressant des élégies à une vieille maison enfumée.

— Oh! s'écria Julie, avec un accent réprobateur.

— L'histoire! l'histoire! l'histoire! cria-t-on de toutes parts. »

Et l'histoire interrompue reprit son cours.

Les thés de madame Du Bourdon étaient la chose du monde la plus assommante qui se pût voir; d'un ton docte et décisif, sans hésitation ni ambiguïté, on y prononçait sur tous les genres de mérite; on y exaltait des renommées qui ne dépassaient point la hauteur de la rue du Pont-aux-Choux; on y écrasait de ses mépris d'humbles talents qui n'en devenaient pas moins des talents hors ligne; erreur dont on se consolait en criant au charlatanisme et à l'intrigue; on y faisait grand bruit de petits scandales; on s'y délectait à propos de niaiseries; c'était à la fois le salon d'une Philaminte et le bureau des on-dit d'une portière. Certes, un homme de quelque bon sens pris une fois à ce piège, aurait gravé dans son esprit l'heure et le jour des soirées scientifiques et artistiques de madame Du Bourdon, afin, le dit jour, de se trouver, invariablement, à Chaillot ou au Gros-Caillou.

Il est probable que telle eût été la conduite de Marcel si un incident survenu dans la maison, précisément le premier soir qu'il avait eu l'honneur d'y être présenté, n'avait modifié sa résolution. Ce soir-là, la diligence de Lyon amena chez madame Du Bourdon, leur belle-sœur et tante, M. Duvert, de Genève, et sa fille Justine, lesquels avaient momentanément quitté leur petite maison de la Terrasse, l'un pour surveiller une exposition importante; l'autre, pour accompagner son père. Le vieux sculpteur descendait sans façon chez madame sa parente, en attendant que celle-ci lui eût indiqué un petit appartement disponible pour trois mois; et madame Du

Bourdon ayant remercié son beau-frère de l'avoir choisie pour lui rendre ce léger service, cela donna l'occasion à quelques membres de l'aréopage de parler complaisamment de l'hospitalité des anciens.

« Les libations d'eau tiède sur les pieds et les mains des voyageurs avaient leur prix, dit en souriant et en regardant la poussière de ses chaussures mademoiselle Justine Duvert.

— Et les quartiers de bœuf, donc? » ajouta le sculpteur.

Ces paroles furent pour la maîtresse de la maison une invitation à laquelle elle s'empessa de se rendre, en même temps qu'un signal de départ pour ceux de ses invités un peu discrets. Marcel fut de ce nombre; seulement, oubliant sa première résolution de fuir les soirées de madame du Bourdon, au thé qui suivit, il se trouva l'un des premiers dans son salon.

Il avait été frappé de la beauté splendide de Justine; en dix années, l'enfant était devenue une belle et grande jeune femme, au maintien décent, sans aucun doute, mais, ainsi que jadis chez l'enfant, au sourire toujours près d'éclorre sur des lèvres d'un éblouissant carmin. Justine n'avait pas les traits purs d'Angélique, mais, grâce à sa fraîcheur de pêche, aucune des légères imperfections de son visage ne paraissait; la nature l'avait tellement douée sous ce rapport, qu'elle semblait rafraîchir l'air qui venait caresser sa joue; les Indiens, dans leur langage poétique et figuré, l'eussent certainement nommée la rose des montagnes. Ce qui valait mieux, c'est que la beauté souriante de Justine n'était point l'un de ces masques dont bien des gens se parent au dehors, et qu'ils rejettent au dedans, gardant les sourires et les aimables regards, les inflexions suaves, les paroles douces pour les étrangers, et pour la famille, pour le *home*, les lèvres pincées, les sourcils froncés, les notes aiguës, les propos bilieux, les caprices et les brusqueries; l'attrait irrésistible de Justine était surtout l'égalité et la gaieté de son humeur: là où elle se trouvait, tout était rire, soleil et chansons; à son aspect les préoccupations, les soucis, les sours mécontentements de soi et des autres, les prédispositions malades, les langueurs sans nom s'envolaient, s'évanouissaient, disparaissaient, cédant le pas à un bien-être physique et moral dont on ne se rendait pas compte, mais dont on subissait avec délices l'immédiate et bienfaisante influence; son père disait qu'elle était sa santé et sa force, comme Angélique, maintenant sœur de la Miséricorde, ainsi que Marcel l'apprit bientôt, était son inspiration et sa poésie.

A la seconde soirée où Marcel s'empessa de se rendre, la reconnaissance se renoua de part et d'autre avec une franche cordialité; seulement il était facile de remarquer que chaque fois que Justine adressait la parole à l'ancien élève de son père, elle s'efforçait de donner du sérieux à son regard et une espèce de commiseration sympathique à sa voix. La naïve Justine avait su quelque chose des anciens sentiments de Marcel pour sa cousine, et elle croyait que ces sentiments duraient toujours; aussi, certaine communication que lui fit son père, un matin, alors qu'il y avait à peine deux mois qu'ils étaient campés dans le petit appartement que leur avait trouvé madame du Bourdon, la surprit-elle, tout autant qu'autrefois une communication semblable avait étonné Angélique.

« Monsieur Marcel me voudrait pour femme! s'écria-

t-elle, son étonnement se traduisant par un franc éclat de rire. Père, c'est à vous surtout que M. Marcel souhaite appartenir; si je le refuse, parions qu'il vous dénicher quelque arrière-petite-niece, à qui il portera ses vœux, rien que parce qu'elle aura l'honneur d'avoir de votre sang dans les veines? »

Rappelée par son père au sérieux de la situation, Justine demanda quelques jours afin de s'habituer à comprendre que le respect avait pu remplacer chez Marcel ses sentiments d'autrefois pour Angélique; puis, quelques autres pour s'accoutumer à l'envisager et à l'étudier comme mari; le résultat de ces différents délais fut une prolongation de séjour à Paris, laquelle prolongation devint une installation complète du vieux sculpteur auprès de monsieur et de madame Marcel.

« Je n'avais jamais entendu dire que notre oncle eût été marié, fut-il observé.

— C'est que ce Marcel n'est point notre oncle, voilà tout, répondit-on.

— Qui sait? dit Julie. Notre oncle évitait constamment de parler de sa jeunesse, comme s'il eût craint de toucher à de grandes douleurs.

— Poursuivons, nous verrons bien. »

On poursuivit.

Lorsque l'homme cherche à peindre ses misères, les expressions affluent à ses lèvres et s'entassent sous sa plume; rien qui l'émeuve davantage que sa propre souffrance; il en noircirait des in-folio; tandis que s'il a à parler d'une félicité parfaite, de l'union tendre, calme, inaltérable de deux cœurs, d'un trait de plume il se résume et dit, ces gens furent heureux. C'est sans doute parce que le bonheur se compose surtout de nuances insaisissables et indescriptibles. Toujours est-il que dans les vieux cahiers d'où nous avons tiré cette véridique histoire, il est dit simplement, de l'union de Justine et de Marcel, qu'elle fut inaltérable.

Une belle petite fille, un bouton d'or, aux joues fraîches comme celles de sa mère, et à la splendide chevelure des femmes de Rubens, vint accroître leur félicité; M. Duvert en raffolait, et les premières années de l'existence de Camille virent éclore, sous les doigts de l'artiste, une multitude de gracieux anges bouffis, qui appelaient le sourire et les baisers aux lèvres des jeunes mères.

Camille promettait d'avoir l'aimable naturel de Justine; le chagrin semblait ne devoir jamais toucher son front pur; ainsi que nous l'avons dit, les belles roses de la santé s'épanouissaient sur ses lèvres, entre ce bouton, suave promesse, et cette autre fleur dans la plénitude de sa force et de sa beauté, Marcel se sentait si grandement favorisé du ciel, que parfois il frémissait et jetait autour de lui un regard craintif comme s'il eût pensé découvrir dans le vide quelque mystérieuse et implacable menace.

Hélas! la menace date des premiers âges et de la première faute; ce monde est un lieu d'épreuve, le bonheur et le malheur s'y succèdent par phases inégales: le malheur est le lot commun; le bonheur c'est la divine aumône de l'éternel amour; nous n'y avons aucun droit; s'il nous échoit, nous devons bénir; s'il nous est repris, nous devons imiter le saint homme Job et nous soumettre.

Marcel ne tarda point à en faire la triste expérience; après six années de mariage, une épidémie, qui par-

donnait peu, lui enleva sa femme et sa fille en moins de vingt-quatre heures!

Ce coup de foudre produisit différents effets chez messieurs Duvert et Marcel : M. Duvert fit immédiatement venir de Sicile un bloc de marbre d'une entière pureté, il se mit à l'œuvre avec une ardeur qui ressemblait à de la fièvre, ne voulant le secours d'aucun aide; seul il dégrossit et paracheva son travail; il y employa deux ans, au bout desquels sortit de son atelier, pour être transporté sur la tombe de Justine et de Camille, un ange de la désolation, aux ailes reployées, au front penché, aux pleurs qui s'échappaient des yeux et à la plainte qui s'exhalait des lèvres. A l'aspect de cette profonde douleur, saisie dans sa plus déchirante expression et rendue visible avec une rare et presque cruelle habileté, il n'était point de cœur indifférent qui ne se sentit pris d'une invincible émotion.

Dans les traits de cet ange, quiconque avait vu, ne fût-ce qu'une fois, le céleste visage de la sœur de la miséricorde, restait frappé de l'y retrouver en entier. M. Duvert l'avait voulu ainsi; de sorte que, en un étroit espace, se trouvèrent, marbre ou poussière, les trois chères créatures qu'il avait été donné à Marcel d'aimer et de perdre.

Ce pieux devoir accompli, M. Duvert serra la main de Marcel, et retourna, vieilli de vingt ans, achever ses jours à Genève, dans sa petite maison de la Terrasse.

Quant à Marcel, lors de l'événement cruel qui l'était venu frapper, ses affaires se trouvaient dans la voie la meilleure; encore un peu de travail et il réalisait une grande fortune. Il ne voulut point attendre ce

terme; il vendit sa maison, quitta son quartier, loua un modeste appartement proche du cimetière où se trouvaient les précieuses reliques; choisit, dans son appartement, la chambre dont la fenêtre dominait le cimetière, et, dès lors, cachant pieusement une douleur dont il ne voulait point être consolé, renfermant ses souvenirs avec plus de jalousie que l'avare ne renferme son trésor, il ne prononça jamais le nom des mortes bien-aimées, et se composa un visage impassible et froid, derrière lequel s'abritèrent des angoisses et des regrets, adoucis plus tard, il est vrai, par l'espérance et la foi.

« Oh! plus de doute, s'écria Julie, qui, la lecture achevée, s'était élancée vers la fenêtre et l'avait ouverte toute grande; ce Marcel, si enthousiaste et si affectueux, c'était bien notre oncle Villefromoy. Voyez, voici le tombeau de la Pêche et du Bouton d'or; on le distingue au bel ange de marbre blanc qui y pleure; cette résidence écartée, dont nous accusions la parimonie de notre oncle, c'était la preuve touchante d'une exquise sensibilité.

— Qui peut dire ce que les fronts calmes recouvrent de tempêtes, ajouta l'un de nous, et quelle est la profondeur des replis du cœur humain? »

Ces paroles restèrent sans réplique; nous avions tous l'oreille un peu basse d'avoir jugé si lestement un homme aussi généreusement doué que notre oncle Villefromoy; nous continuâmes l'examen de ses livres, et chacun de nous joignit à ceux qui lui échuaient en partage une copie des feuillets ayant pour titre : *la Perle, la Pêche et le Bouton d'or*.

ADAM BOISGONTIER.

LE PETIT CHIEN NOIR.

ANECDOTE.

Qui ne connaît cette touchante gravure appelée le *Convoi du Pauvre*? Sous un ciel gris, un cercueil, couvert du drap noir commun à tous, s'avance, seul, sans amis et sans honneurs; seul n'est pas tout à fait le mot : un chien l'accompagne, tête baissée, un chien, le dernier ami du malheureux qui a enfin trouvé le repos entre quatre planches. Cette scène de deuil et de mélancolie se reproduisait il y a quelque temps dans une rue de Paris; un cercueil s'en allait seul, sous la pluie, n'ayant pour escorte qu'un vieux chien noir, qui, l'œil morne et la tête baissée, accompagnait son maître dans ce dernier voyage. Les passants ne regardaient pas; c'est chose si ordinaire, à Paris, que la misère et l'isolement! les plus charitables disaient : Pauvre bête! Quelques femmes peut-être élevaient au ciel une prière pour que la pauvre âme du mort reposât en paix; mais tout se bornait là, quand un jeune homme, bien mis, débouchant d'une rue transversale, regarda à son tour le triste convoi. — Et personne pour le suivre! se dit-il, c'est trop fort! j'irai, moi, le déjeuner et les camarades attendront.

Et aussitôt, il prit place derrière le cercueil, près du chien, qui recula comme pour lui faire honneur. Ils

allèrent ainsi jusqu'au cimetière, où l'aumônier vint recevoir le corps. Mais ce corps délaissé allait être déposé dans la fosse commune, et un vif sentiment de répulsion saisit le jeune homme qui s'intéressait à ce cercueil inconnu, et aussitôt, sollicitant un moment de répit, il courut auprès du gardien du cimetière, il acheta et paya un terrain, et rapporta une petite croix en bois qu'il voulait planter sur la tombe de cet ami qu'il ne devait trouver et connaître que dans la vallée de Josaphat. La cérémonie s'accomplit : la terre tomba avec les dernières prières sur le couvercle du cercueil; le prêtre jeta une dernière fois l'eau bénite avec le suprême *Requiescat in pace*, le chien aboya d'une manière lamentable, et le fossoyeur s'occupa activement à combler la fosse. Le jeune homme s'éloigna à pas lents, le cœur rempli d'une satisfaction mélancolique. Mais une fois la grille du cimetière dépassée, il reprit son allure ordinaire et ses pensées de tous les jours. Or, au moment où il avait rencontré le convoi du pauvre, il courait à un joyeux rendez-vous d'amis et de camarades, qui devaient fêter avec lui la vente de son premier tableau. Amédée C... était peintre, et après avoir longtemps lutté contre les difficultés de l'art, les

rivalités de métier, les aspérités de la vie, il venait de conquérir un premier succès. Son tableau était vendu, le ministre lui avait fait une commande, et ses amis voulaient boire d'avance à ses futurs triomphes. Il se hâtait donc dans la direction des boulevards, lorsqu'il sentit quelque chose dans ses jambes. Il regarde : c'était le chien noir qui le caressait. — Va-t'en, lui dit-il, tu me salis, tu ne sais pas que j'ai mon plus bel habit ! Le pauvre chien le regarde et ne bouge pas. Amédée s'éloigne... à peine a-t-il fait quelque pas, qu'il sent de nouveau la fête noire du chien qui frôle ses jambes, pis que ses jambes, son beau pantalon noir ! — Va-t'en ! s'écria-t-il encore un coup, retourne chez toi !

Le chien fixe sur lui un œil suppliant : — Tiens ! le drôle ! on dirait qu'il a envie que je le suive ! Voyons donc ce qui va se passer.

Et cédant à l'éloquence de ce regard, Amédée suit le chien, qui avait rétrogradé et qui prit une rue étroite, conduisant dans un quartier pauvre. Amédée le suit de près ; le chien s'arrête devant une maison de misérable apparence, il prend un étroit et sombre couloir, monte l'interminable spirale d'un noir escalier, et s'avance vers une porte au cinquième étage. Là, il gratte doucement. Amédée était derrière lui...

Une jeune fille, pauvrement vêtue, les yeux tout rouges de pleurs, vint ouvrir. Le chien sauta sur elle et lui lécha les mains. — Mademoiselle, dit Amédée assez embarrassé de sa contenance, je vous ramène votre chien... (Entre nous, c'est le contraire qu'il eût dû dire.)

La jeune fille articula avec peine un *merci, monsieur*, noyé dans les larmes ; Amédée s'enhardit un peu. — Vous avez perdu quelqu'un ? demanda-t-il avec douceur. J'ai vu ce pauvre chien derrière un cercueil. — Hélas ! monsieur, c'était le cercueil de mon père !...

Ce mot rompit la glace : Amédée entra dans la chambre. C'était un triste réduit, aux murs nus, au foyer glacial. Dans un coin, sur un lit de sangle, gisait une femme âgée, dont les traits portaient l'expression de la maladie et de la plus profonde douleur. Elle tourna sur le visiteur des yeux inquiets et tristes, et d'une voix faible elle dit à sa fille : — Augustine, qui est ce monsieur ?

Amédée se leva, s'approcha du lit, et avec beaucoup de respect :

— Madame, j'ai suivi le cercueil de votre mari jusqu'au cimetière, et je vous ai ramené votre chien... — Quoi ! monsieur ! vous avez suivi !... vous avez eu cette bonté !... merci, merci mille fois !... — Mon bon père ! Vous ne le connaissiez pas cependant, monsieur ? — Non, mademoiselle, mais en voyant ce cercueil qui s'en allait tout seul, j'ai été ému, et j'ai prié, moi qui ne prie guère ! — Dieu vous aura entendu, monsieur, et mon pauvre mari priera pour vous en paradis... Ah ! monsieur, c'était un cœur d'or... Vous voyez que je suis bien malade ?... ma maladie a été la mort de mon mari : il me voyait malade depuis deux mois, il a travaillé jour et nuit pour m'empêcher d'aller à l'hôpital... il travaillait, il n'était pas nourri, il n'avait pas de repos, il est mort en quelques jours d'une fluxion de poitrine... Je vis, moi, inutile, je vis pour être à charge à ma pauvre enfant... mais je ne veux pas la tuer comme j'ai tué son père, j'irai à l'hôpital, dès demain...

A ces paroles prononcées avec effort, Augustine

jette ses bras autour du cou de sa mère, et lui dit au milieu de ses sanglots :

— Ma mère, pourquoi parler ainsi ? Non, vous n'irez pas à l'hôpital, je travaillerai aussi le jour et la nuit, et, s'il le faut, nous mourrons toutes les deux ensemble. Encore, si j'avais de l'ouvrage !

Amédée était remué jusqu'au fond de l'âme, des larmes coulaient de ses yeux, mais ce dernier mot fut pour lui une révélation soudaine : Que faites-vous donc, mademoiselle, lui dit-il, quel est votre état ? — Je suis lingère. — Oh ! cela se trouve à merveille ; je sais qu'un de mes amis a des chemises à faire, je vous les apporterai. — Monsieur, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon travail ; nous avions un magasin de blanc et de confections à D..., les crédits nous ont ruinés ; nous sommes venus à Paris, croyant y trouver des moyens d'existence, sinon de fortune... et nous n'y avons rencontré que la misère et la mort... »

Amédée répondit quelques paroles consolantes et salua les deux pauvres femmes. Au moment où il s'en allait, le chien sauta sur lui et le caressa : « Comment se nomme-t-il ? demanda le jeune homme. — *Kelb*, on dit que cela veut dire chien en arabe ; c'était mon frère, qui servait dans les chasseurs d'Afrique, qui l'avait nommé ainsi... pauvre Jules ! il est mort aussi... »

Amédée fit une dernière caresse au vieux Kelb, et s'éloigna ; mais le lendemain, il arrivait dans le triste réduit avec un énorme rouleau de toile belle et fine : c'était le déjeuner de la veille qui s'était converti en toile de Courtray. Il annonça la visite d'un de ses amis, un médecin, qui viendrait voir la malade et lui ferait suivre un traitement. Le médecin vint, en effet ; il n'eut pas de peine à constater que la triste veuve était simplement malade de privations... il ordonna une bonne nourriture, du bouillon, des viandes succulentes... Tout cela fut envoyé à point nommé aux pauvres femmes, qui s'étonnaient et se demandaient d'où leur venaient des dons si bien choisis et si appropriés à leur situation... Les camarades d'Amédée, qui le voyaient travailler toute la journée, et qui se moquaient de sa *vertu* et de son goût pour l'économie, auraient pu répondre à cette question. En effet, le jeune homme, touché au cœur pour la première fois par la vue d'une misère réelle et par le sentiment délicieux que laisse après elle une bonne action, avait abandonné la vie de café et les habitudes molles d'une existence où tout est donné à la fantaisie et presque rien au devoir et à la raison... il était devenu travailleur, rangé, économe, et son talent grandissait en même temps que s'épuraient son esprit et son cœur.

Dans ses visites à la mansarde, il s'était aperçu qu'Augustine, aussi bien élevée que bonne, lui était infiniment chère, et il pensa que la Providence la destinait à devenir l'honneur, la consolation et le soutien de sa vie. Il la demanda à sa mère, et aujourd'hui, auprès d'elle, auprès de l'enfant qu'elle lui a donné, il proclame que la douce étoile de la charité l'a conduit au bonheur. — Ajoutons qu'il n'est pas à Paris un chien plus heureux et plus choyé que le vieux Kelb (1).

ROBERT FAVRE.

(1) Le sujet de cette petite anecdote est emprunté au *Messager de la Charité*, publié par M. l'abbé Mullois.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Avril 18...

Bien des mois se sont passés depuis que je n'ai ouvert ce petit livre, mon discret confident. Les soins du ménage, les préoccupations que me donnent les enfants, les relations de famille prennent mes heures, et je ne m'en plains pas. Ce silence de ma plume ne me dit-il pas, d'ailleurs, la douce uniformité de mes jours ? Ils s'enchaînent les uns aux autres, apportant les mêmes travaux, les mêmes délassements, les mêmes affections accueillies toujours avec la même joie, et les mêmes ennuis, acceptés, je l'espère, avec patience. Ces ennuis, compagnons inséparables de la vie, ont de bien petites causes pour origine : une différence d'humeur ou d'opinion entre mon mari et moi. — Une légère indisposition de mes enfants — une tracasserie de domestiques (lourde croix que celle-là) ; une petite susceptibilité de ma belle-mère ou d'Éléonore ; voilà tout ce qui trouble parfois l'eau courante. Je bénis Dieu de tout, de mon bonheur et de mes peines, car les peines fortifient l'âme et l'élèvent vers le ciel. Comment pratiquer la vertu, c'est-à-dire la force, si, de temps en temps, nous n'avions quelques peines qui nous obligent à réagir contre notre propre caractère, à étouffer l'orgueil, l'égoïsme, l'impatience ; à supporter avec sérénité les fautes d'autrui, et à accepter avec résignation les contrariétés qui nous viennent d'une cause étrangère ? Non pas que pour les difficultés de la vie de famille, pour les épreuves de chaque jour, il faille une vertu romaine, et que je veuille poser l'épouse, la mère, la maîtresse de maison en Cornélie ou en Aria ; loin de nous les vertus stoïques ; il est d'autres vertus, petites, humbles, cachées, qui sont du domaine de la femme chrétienne, qui, semblables à de modestes violettes, embaument ici-bas le foyer domestique, et qui, peut-être un jour, formeront un diadème de gloire à celle qui les aura aimées, honorées, cultivées constamment. Petites vertus, objet de mes méditations et de mes efforts de chaque jour, vous passez inaperçues, et pourtant, sans vous, la vie ne serait pas supportable ! Qui êtes-vous donc ? C'est : — l'indulgence qui pardonne les fautes d'autrui, bien qu'on ne puisse se promettre un semblable pardon pour soi-même ; la pieuse dissimulation qui paraît ne pas s'apercevoir de certains défauts saillants chez les autres ; la souplesse et la docilité d'esprit qui adoptent sans résistance ce qu'il y a de judicieux dans les idées d'autrui, quoiqu'on ne l'ait pas d'abord senti ; la sollicitude qui prévient les besoins et les désirs de ceux avec qui nous vivons ; la libéralité de cœur qui fait toujours son possible pour obliger ; la répression de l'humeur à l'égard des égaux et de l'impatience à l'endroit des inférieurs ; c'est encore : — se taire quand on a envie de dire une parole vive ; vaincre un mouvement d'antipathie ; oublier une petite injustice, ou faire comme si on l'avait oubliée ; écouter avec une politesse patiente qui vous

ennuie ; se prêter de bonne grâce à un jeu, à un divertissement souvent plus pénibles que le plus aride travail. Elles ne sont pas brillantes, ces chères petites vertus, elles n'attirent ni les yeux, ni les louanges ; celui qui est présent ne sait pas pourquoi on a dit une parole, pourquoi on en a tu une autre ; il ne pénètre pas jusque dans le sanctuaire de la pensée pour y lire que la manière de voir est différente ; il ne pénètre pas jusqu'au cœur pour sentir que l'affection est contraire, et qu'un léger combat se livre entre le caractère et la vertu. Un coup d'œil, un geste, un mot, et l'acte de vertu est fait. On feint, on dissimule, mais quelle sainte fraude ! quelle louable hypocrisie ! On laisse passer un manque d'égards, un défaut d'attention, un oubli, comme si on était sans yeux et sans oreilles ; on a le calme sur le visage et la tempête au fond du cœur ; le langage est paisible et les sentiments sont chauds ; on garde le silence alors qu'on voudrait crier. Voilà les petites vertus qui me sont chères, dont je sens les besoins et pour moi-même pour ceux qui m'environnent ; car je dois supporter et être supportée, et ce n'est à tout prendre qu'un contrat de compensation que je fais avec les autres. Mais en voilà bien assez ; puissé-je de la théorie passer à la pratique !

Juillet 18...

Mon bon petit Robert est sujet à quelques caprices ; il veut, il ne veut pas, il s'emporte, il crie ; mais son père et moi nous ne lui opposons que le flegme le plus imperturbable, et les colères de l'enfant s'amortissent contre notre tranquillité et contre notre décision toujours ferme et paisible. Jusqu'ici, ni parents ni domestiques n'ont cédé à une seule de ses impérieuses volontés. Du reste, il est accessible aux idées élevées ; il aime à entendre parler de Dieu, et il écoute avec une avidité passionnée les histoires de naufrages, de batailles, où il y a de l'héroïsme et du dévouement. L'autre soir, il se promenait avec moi au jardin ; le ciel était d'une limpidité admirable, et les étoiles commençaient à peupler son immensité. Robert regardait ce spectacle avec attention ; tout à coup il me dit : — Comment le bon Dieu s'y prend-il pour allumer les étoiles ? Court-il de l'une à l'autre comme l'homme qui allume le gaz ?

Je tirai occasion de cette question enfantine pour parler de Dieu à mon fils, et lui donner une grande idée de celui qui a créé toutes choses. Il m'écouta sérieusement et me dit : — Le bon Dieu est bien bon et les étoiles bien jolies ; je vais prier pour qu'elles fassent briller toujours. Il alla se coucher, mais avant que d'entrer dans son petit lit blanc, il fit sa prière avec plus d'attention que de coutume. Je n'entends jamais sans émotion cette voix argentine de mon petit Samuel, lorsqu'il dit : « Mon Dieu, bénissez papa, maman, ma petite sœur, et faites de moi un bon garçon. Mon Dieu, je vous donne mon cœur ! Mon bon ange, veillez sur

moi ! Sainte vierge Marie, priez pour moi ! » Je m'unis avec respect à cette prière, en pensant que l'ange de ce petit voit toujours la face du Père céleste... Mon Antoinette ne prie pas encore, elle bégaye *papa, maman...* et lorsque mon mari est à la maison, elle ne quitte pas ses genoux ; il prétend qu'il me retrouve en elle, et qu'il m'aime deux fois en voyant ce petit visage, si semblable au mien.

Octobre 18...

Mon frère Albert, dont nous sommes très-contents depuis qu'il est fixé à S..., a consulté mon père sur un projet de mariage. Son choix aurait pu être plus heureux, et mon père et ma mère lui ont fait de justes représentations. Papa a contume de dire que, pour le mariage, cinq choses méritent considération : — les principes — le caractère — la réputation de la famille — la santé — la fortune. Or, mademoiselle Henriette est jolie et bien dotée, mais elle a une santé très-faible, le goût du monde et de la dépense : elle n'est pas la femme sérieuse et sensée que nous avions rêvée pour Albert, et qui l'aurait rendu heureux en le rendant meilleur. Mais ses instances ont prévalu sur les objections de nos parents, et il se mariera aux premiers jours de novembre.

Novembre 18...

Albert est marié ; Dieu fasse que ce soit pour son bonheur ! Il est impossible de ne pas aimer sa petite femme ; elle est enfant, elle est femme tout à la fois ; enfant par la frivolité et l'amour du plaisir, de la danse, de la distraction ; femme parce qu'elle sait aimer. Ce que je crains, c'est la faiblesse de mon frère pour cette charmante créature ; il lui aurait fallu un guide, elle n'aura qu'un compagnon, faible comme elle. Sa santé paraît délicate, et l'autre soir, je souffrais en voyant son animation, ses couleurs rosées et l'éclat fiévreux de ses beaux yeux ; il me semblait, et je m'en voulais à moi-même d'une pensée aussi sombre, qu'il y avait une menace de mort sous cette fraîche parure de mariée. Albert ne voyait rien ; il était fou de joie.

Novembre 18...

Ce mot funeste de mort va revenir sous ma plume ; ma bonne et chère belle-mère n'a plus peut-être que quelques jours à vivre. Elle a été frappée d'une attaque d'apoplexie. Mon mari est au désespoir. Il ne quitte pas le lit de sa mère, et je ne le quitte non plus que pour les soins indispensables à mes enfants. Elle est parfaitement résignée et elle a reçu les derniers sacrements avec une piété admirable et touchante. Elle est calme et sereine devant la mort, car sa vie a été pure ; elle a souffert, et, au milieu de ses souffrances, elle a béni Dieu. Après avoir reçu le saint viatique, elle m'a appelée seule auprès de son lit ; elle a pris ma main, qu'elle a serrée dans sa main faible et tremblante, et elle m'a dit : — Ma fille Isabelle, je te recommande Julien... je te recommande son âme... amène-le à Dieu... c'est là ta grande tâche ici-bas...

Je ne pouvais répondre ; je pleurais trop ; elle repart avec difficulté, et les périodes entrecoupées de la parole semblaient le dernier combat de la vie et de la mort : — Je vous recommande aussi à tous deux la pauvre Eléonore et ses enfants ; elle aura besoin d'amis... Mon Dieu ! prenez compassion de mes pauvres enfants !

Les mots expirèrent sur ses lèvres ; ses yeux seuls, attachés sur le crucifix, parlaient le plus éloquent des langages. Je renouvelai mes promesses, et je m'assis, navrée, à son chevet.

Novembre 18...

Ma seconde mère n'est plus... elle a été admirable jusqu'à la fin... Elle avait une patience, une résignation qui n'étaient pas de ce monde, mais, même au dernier moment qui a précédé sa courte agonie, elle paraissait inquiète sur le compte d'Eléonore. Julien, mon pauvre Julien est inconsolable ; il a pleuré toute la nuit, et il ne parle que pour énumérer les vertus de sa mère, les nombreux sacrifices qu'elle a faits, veuve et sans fortune, à l'éducation de ses enfants, les preuves innombrables d'affection que, tous, nous en avons reçues. Je ne taris pas plus que lui sur ce sujet, car je vénérerais ma belle-mère, et mes parents, pour qui Julien a un si sincère attachement, lui ont donné mille témoignages de sympathie et de tendresse. Demain est un jour terrible ; il faudra qu'il accompagne le cercueil de cette bonne mère, et qu'il préside cette lugubre cérémonie... Mon Dieu ! donnez-lui des forces !

Décembre 18...

Mon bon mari a été souffrant pendant plusieurs jours, il n'a pu soutenir sa douleur et ses émotions. Nous ne recevons personne ; il a pris dans ma petite bibliothèque quelques livres de piété, et il les lit attentivement. L'autre jour, il a beaucoup pleuré en lisant dans le Saint-Evangile la résurrection de Lazare ; ces paroles surtout semblaient le frapper comme d'un trait de lumière : *Je suis la Résurrection et la Vie ; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra !* — Je les avais entendues aux funérailles de ma mère, me dit Julien, et je n'oublierai jamais l'impression d'espérance et de foi qu'elles ont produite en moi. Il y a dans une semblable promesse de quoi tarir bien des larmes.

Eléonore et son mari nous ont fait demander un entretien pour demain dans la soirée. Je ne sais pourquoi cette solennité me fait peur.

Décembre 18...

Les voilà donc expliquées les inquiétudes de notre pauvre mère, qui troublaient cette âme bénie jusqu'au seuil de l'éternité ! Tendre mère ! les soucis qui l'avaient accablée toute sa vie ne la quittaient point à cette heure solennelle : elle pensait à sa fille, elle s'inquiétait pour sa fille... Eléonore est tout à fait ruinée ! Les biens de son mari, sa dot, la part qu'il lui revient sur l'héritage de sa mère, tout est englouti, et les dettes dépassent encore cette fortune, que ma belle-sœur et son mari sont loyalement disposés à abandonner à leurs créanciers. De fausses spéculations, des acquisitions de terrains, acquisitions fort imprudentes, puisque ces biens-fonds, revendus, ont énormément baissé en valeur, telles sont les causes de leur complète ruine. Maintenant, que faire ! On offre à mon beau-frère, qui est un ingénieur distingué, un emploi au fond de la Prusse, des avantages magnifiques, qui lui permettraient de se libérer de ses dettes et d'assurer à ses enfants et à sa femme un sort modeste ; mais s'il doit emmener là-bas sa famille, s'il doit pourvoir à l'éducation de ses fils, l'avenir sera dévoré par le présent, il n'y aura pas d'économies possibles. Que faire ?

Une idée m'est venue... mais je n'ose m'y arrêter. C'est le sacrifice de notre bonheur, de notre étroite union; car recevoir Éléonore et ses enfants chez nous, c'est, je ne puis pas me le dissimuler, me préparer beaucoup d'ennuis, c'est immoler ce qu'il y a de plus doux dans ma vie, l'intimité du foyer. Mais Éléonore est la sœur de Julien: sa mère mourante l'a recommandée à mon affection de sœur; mon mari lui-même a sans doute conçu la même pensée que moi, et il n'ose me la communiquer. N'aurai-je donc ni courage, ni vertu! Ne sacrifierai-je pas à l'intérêt de ma famille mes propres désirs? Si quelqu'un souffre de tout ceci, ce sera moi, et moi seule... Ne saurai-je donc pas souffrir un peu pour le plus grand bien des autres? Oh! que je suis faible! Allons consulter ma mère... elle m'éclairera et me soutiendra.

Décembre 18...

Ma mère ne pouvait pas me conseiller autre chose que le dévouement, à moins de se mettre en contradiction avec sa vie entière. Allons, Isabelle! un peu de cœur...

Décembre 18...

J'ai fait ma proposition à mon mari; il m'a embrassée en pleurant, et en disant : — Jamais, jamais je n'aurais osé te proposer cela! Cependant, réfléchis, chère Isabelle, n'auras-tu pas trop à souffrir? Éléonore est estimable et bonne, mais...

Je lui fermai la bouche, en répondant : — Ne crains rien, je ne serai pas susceptible, et je ferai tant que ta sœur se plaira ici. Je veux la conquérir tout à fait, et tu verras que nous serons bonnes amies. — Je connais ton pouvoir, dit-il encore, mais... — Silence à la cour! repartis-je en riant; mets ton manteau, cher ami, et allons chez Éléonore. Nous causerons en chemin de nos petits arrangements... Je lui donnerai la chambre rouge et le petit salon qui la précède; ses fils coucheront dans le grand cabinet; tu me cèderas ton canapé et ton petit secrétaire pour la chambre de ta sœur... Nous l'ornerons de notre mieux... Ah! je placerai dans son salon les belles gravures qui nous viennent de ta mère...

Il me serra la main, et m'interrompit par un regard... Ce regard, où il y avait tant d'affection, me paya par avance et avec usure du sacrifice que j'allais faire.

Décembre 18...

Tout est réglé, tout est convenu. M. Granger a accepté nos offres fraternelles avec l'expression la plus vive et la plus reconnaissante; Éléonore, tout aussi sensible, a paru moins aimable. Elle a pleuré, en s'écriant : — Il est bien dur d'avoir tout perdu, et de devoir vivre chez les autres... — Ce n'est pas chez les autres, ma sœur, lui dis-je, mais chez vous, l'avenir vous le prouvera; nous ne ferons qu'une seule famille, et je réclamerai souvent vos bons conseils pour ma maison et pour mes enfants. — Vous voulez me rappeler que je suis votre aînée? me répondit la pauvre Éléonore. Je lui dis en m'efforçant de sourire : — Le droit d'aînesse n'a pas d'inconvénient à votre âge et au mien.

M. Granger interrompit ce dangereux colloque; Ju-

lien baissa les yeux et se mordit les lèvres... On parla d'autre chose, heureusement.

Janvier 18...

M. Granger est parti aujourd'hui pour la Prusse, après de déchirants adieux. Éléonore et ses fils sont installés chez nous. Mon petit Robert est enchanté d'avoir auprès de lui ses cousins, qui le font sortir de page, en lui apprenant toute sorte de jeux d'écolier. J'entends d'ici ses éclats de rire, auxquels mon Antoinette répond de tout son cœur.

Avril 18...

O petites vertus! dont j'ai tant vanté la douce puissance, que j'ai donc besoin de vous! Patience, douceur, indulgence, affabilité, politesse, oubli, ignorance des fautes d'autrui, charitable condescendance aux faiblesses des autres, petites vertus, petites fleurs de l'Évangile, écloses sous les pas de celui qui fut doux et humble de cœur, je vous appelle à grands cris, car, chaque jour, ma patience est exercée, ma douceur mise à l'épreuve, mon indulgence se trouve en défaut et ma charité court risque de faire naufrage. Pauvre Éléonore! qu'elle est à plaindre! de quelle amertume faut-il que son âme soit remplie pour qu'elle en déverse ainsi autour d'elle! Elle souffre et elle fait souffrir. Sans cesse (il faut que je m'épanche sur ce papier, puisque mon étude est de cacher ces tracasseries à Julien), sans cesse elle cherche à me trouver en défaut. Le ménage, les soins donnés aux enfants, l'emploi de mon temps, les circonstances les plus indifférentes fournissent des aliments à son zèle et à ses critiques; il n'est pas jusqu'au raccommodage du linge qui ne soit l'objet de quelque sourde diatribe. La plupart du temps, je passe, je me tais, je laisse s'user cette humeur acariâtre, mais lorsque je me tais trop longtemps, elle s'écrie avec larmes : — Je vois bien que je vous suis une charge, vous êtes fatiguée de ma présence... Eh bien, je m'en irai!... Je m'endierai, s'il le faut, pour aller rejoindre mon mari! Je ne veux pas devenir un fardeau pour vous!

Ses exclamations, sa colère, sa douleur, me font peur et peine; je l'embrasse, je la prie, je la calme, et je gagne vingt-quatre heures de tranquillité. Alors, Éléonore est charmante: elle s'occupe de mes enfants, elle les amuse mieux que je ne le ferais; elle chante, elle joue de la harpe, elle fait la partie de maman; je crois que tout est réparé; que le temps est au beau fixe, mais, dès le lendemain, je vois mes espérances renversées; nouvelles remarques sur le café, qui n'est pas du café de Chartres; nouvelle surprise de ce que je n'élève pas mes enfants selon la méthode anglaise; nouvelles discussions avec les domestiques, nouveaux orages, enfin, qui me gâtent la vie... Et il faut que Julien ne sache rien de ce qui se passe, il faut aller jusqu'au bout, la grâce de Dieu et le courage aidant...

Les fils d'Éléonore, Ernest et Ferdinand, sont de bons et francs garçons, mais un peu turbulents, un peu mutins pour mes pauvres petits enfants. Ils les amusent à merveille, mais ils les font parfois pleurer, crier et tempêter; et j'ai bien de la peine à préserver Antoinette et Robert de la contagion de l'exemple.

(La suite à un autre numéro.)

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 7.

Notre catalogue de ce mois-ci renferme, comme toujours, une grande variété de morceaux de musique de piano et de chant, musique de danse très-variée et nouvelle, ainsi que des charmantes mélodies toutes parfaitement choisies sous le rapport des paroles et de la musique, puis des duos de salon avec paroles italiennes pour soprano et contralto, d'une exécution facile.

Nous rappelons à nos jeunes abonnées que c'est dans ces catalogues qu'elles peuvent, pour *six francs*, choisir cinquante francs de musique prix marqué, tandis qu'en dehors de nos catalogues, nous leur procurerons toute espèce de musique à 66 pour cent de rabais, c'est-à-dire aux meilleures conditions que puissent faire tous les marchands de musique de Paris, c'est-à-dire encore que pour 19 francs qu'elles nous auront envoyés, elles auront droit à 57 francs de musique prix marqué, et non pas 150, ainsi qu'on le réclamait dernièrement en se plaignant de n'en avoir reçu que pour 59.

Nous recommandons tout spécialement à nos jeunes lectrices qui s'occupent de l'art du chant, un ouvrage intitulé: *École moderne de chant*, douze nouvelles vocalises de G. Rossini, pour voix de mezzo-soprano, ouvrage approuvé à l'unanimité par le comité du Conservatoire, présidé par M. Auber, et celui déjà connu intitulé: *Etude complète et progressive de vocalisation en six tableaux*, par F. Bonoldi, recueil précieux pour toutes les personnes qui désirent vaincre en peu de temps les nombreuses difficultés du travail de la voix et de la vocalise.

Dans notre dernier numéro nous avons oublié de faire remarquer une charmante mélodie champêtre, *Petites fleurs*, de mademoiselle Désirée Pacault. Cette nouvelle composition, dont les paroles sont pleines de fraîcheur et de bon goût, plaira aussi, nous en sommes certains, par sa mélodie gaie, légère et facile.

ÉDUCATION MUSICALE.

L'arrivée toute récente encore de Rossini à Paris est d'un si grand intérêt pour nous autres pauvres citadins, habitués à nous émouvoir de la moindre des médiocrités artistiques, que depuis les Tuileries jusqu'aux faubourgs, on s'occupe de cet heureux événement. Rossini! quel monde de souvenirs ce nom illustre nous rappelle! De quelles mélodies écloses sous son souffle poétique et puissant n'avons-nous pas été bercés? A quel âge, sur quel coin de terre n'avons-nous pas écouté avec ivresse quelques échos de sa voix harmonieuse?

La gloire de l'Italie pendant le dix-neuvième siècle réside incontestablement dans le génie de Rossini, qui a opéré une révolution complète dans la musique italienne.

Ce célèbre compositeur est né au mois de février de l'année 1792, à Pesaro, petite ville des Etats du pape. Son père et sa mère faisaient partie d'une de ces troupes d'acteurs ambulants qui parcourent l'Italie et s'arrêtent dans les lieux où se tiennent des foires. C'est en accompagnant ses parents dans leurs diverses excursions que le jeune Gioacchino donna les premiers indices de son talent. Il ne parait pas avoir commencé l'étude de la musique avant l'âge de dix ans; mais ses progrès furent si rapides, qu'avant sa seizième année il tint le piano à Lago, Ferrare, Sinigaglia et autres petites villes. Il était, en outre, assez bon musicien pour chanter à première vue toute espèce de musique. En 1808 il composa une symphonie et une cantate, son premier essai en musique vocale. Cette cantate était intitulée: *Il Pianto d'Armonia*. Ce fut, dit-on, l'année suivante, qu'il écrivit son premier opéra intitulé: *Demetrio e Polibio*, qui fut exécuté à Rome trois ans après.

Vers la fin de 1809, les parents de Rossini n'ayant

point d'engagement, retournèrent à Pesaro, et le jeune compositeur eut la bonne fortune de fixer l'attention de la famille Perticari, qui l'envoya à Venise, où il composa, en 1810, un petit opéra en un acte, sous le titre de *la Cambiale di Matrimonio*. En 1811, il donna *l'Equivoco stravagante*, à Bologne, et en 1812 il écrivit *l'Inganno Felice* pour le carnaval de Venise. On remarque dans ce dernier opéra des indices certains du génie de son auteur. Dans la même année, il composa *Ciro in Babilonia*, oratorio, et *l'Occasione fa il ladro*, farce en un acte.

Pour le carnaval de 1813, il écrivit une autre farce intitulée *il Figlio per azzardo*, et son bel opéra sérieux *Tancredi*. On ne peut se faire une idée du succès qu'obtint à Venise cette belle partition; il suffira de dire que la présence même de Napoléon, qui était à Venise, ne put détourner l'attention qui était fixée sur Rossini. Tout était enthousiasme, *tutto furore*, pour nous servir des termes de cette langue expressive qui semble avoir été créée pour les beaux-arts. Depuis le patricien jusqu'au gondolier, tous répétaient: *mi rivedrai, ti rivedrò*, et dans les tribunaux même les juges étaient obligés d'imposer silence à l'audience, qui ne cessait de chanter cet air.

La fameuse cantatrice Marcolini était alors à Venise; c'est pour elle que Rossini écrivit le rôle vif et brillant de *l'Italiana in Algeri*. Cet opéra le plaça au premier rang des compositeurs modernes. Dans l'automne suivant, il composa la *Pietra del Paragone*, que quelques personnes considèrent comme un des meilleurs opéras-comiques. L'exécution en fut confiée aux talents de Marcolini, Galli, Arnoldi et Parlamagni, et cette partition obtint un succès presque extravagant. La part d'auteur de Rossini était bien peu considérable; il présidait au piano pendant les trois premières

représentations, et recevait ensuite de 800 francs à 1,000 francs, dont il envoyait les deux tiers à ses parents. Ses lettres à sa mère portaient la suscription suivante : *All' ornatissima Signora Rossini, madre del celebre maestro, in Bologna*. Il était recherché et fêté dans toutes les villes où il s'arrêtait, et ses manières agréables, son talent et sa célébrité lui assuraient partout l'accueil le plus flatteur.

En 1814, Rossini accepta un engagement pour Milan, et composa *Aureliano in Palmira*, pour le théâtre de la Scala. Cet opéra n'eut point de succès, et le sort du *Turco in Italia*, écrit dans l'automne de la même année, ne fut pas plus heureux. Cependant cet opéra,

regu si froidement dans cette occasion, fut repris en 1818, et fit naître le plus vif enthousiasme. M. Barbaja, entrepreneur de l'Opéra à Naples, jugea alors convenable de conclure un engagement avec Rossini. Celui-ci consentit à composer pour lui chaque année deux opéras, et à arranger la musique de tous ceux qui pourraient être donnés aux théâtres de Saint-Charles et del Fondo. Barbaja s'engagea, de son côté, à lui payer 12,000 francs par an, et de plus, à lui accorder un intérêt dans une banque de jeu que l'*impresario* tenait à ferme, et qui ajouta 30 ou 40 louis au revenu de Rossini.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE.

La mitraille russe décime un grand nombre de nos valeureux soldats sous les murs de Sébastopol, l'augmentation progressive des denrées apporte l'inquiétude dans les esprits et la misère dans les mansardes. Les craintes, hélas ! trop fondées d'une guerre longue et désastreuse, préoccupent douloureusement les populations, et cependant voyez Paris ! tout y fleurit, tout y rayonne, tout y scintille. Les Champs-Élysées sont émaillés d'élégants promeneurs, la rivière du bois de Boulogne reçoit les ovations flatteuses des quatre-vingt-six départements ; le palais de l'Exposition érale les splendeurs de l'industrie universelle, les théâtres n'ont pas assez de places pour les spectateurs impatients ; partout les chevaux piaffent, les wagons brûlent le rail, les toilettes étincellent, les voyageurs arrivent, les nouveautés se multiplient. La vie circule, pleine et joyeuse, dans toutes les artères de cette capitale du monde civilisé. Heureux Parisiens ! ou plutôt heureux Français ! Esprit imprévoyant et léger, cœur jeune à tout âge, imagination vagabonde, oublieuse des soucis de la veille, insouciant des tribulations du lendemain, disciples des enfants d'Athènes qui prescrivait le plaisir comme un devoir, et bannissaient le chagrin comme une honte !

Eh bien donc, puisque nous sommes Parisiens, faisons gaiement à nos voisins les honneurs de la cité universelle. Conduisons-les d'abord dans nos églises ; c'est en s'agenouillant sur les dalles de ces temples chrétiens, où l'orgue jette par intervalles ses notes graves et saisissantes, qu'on commence dignement sa journée. La religion ne défend pas d'admirer les œuvres d'art, ces fruits créés par la pensée humaine et mûris par le travail. Aussi serons-nous ravis d'entendre sous les voûtes d'une métropole un *Requiem* de Mozart, ou un *Stabat Mater* de Rossini, chants sublimes qui élèvent l'âme vers le Créateur, de même que nous aimerons à contempler une belle fresque de Pujol, qui témoigne du génie que Dieu a donné à sa créature.

Nous irons ensuite visiter le Musée d'horticulture, les salles de l'Exposition, les salons de l'hôtel Clugny, et, lorsque fatigués de ces pérégrinations à travers le vaste champ des curiosités parisiennes, nous éprouverons le besoin de quelques heures de repos, allons assister à l'un de ces concerts, où, s'il se trouve trop souvent des artistes à critiquer, il se rencontre quelquefois de grands maîtres à entendre.

Voyons un peu les réclames en plein vent qui nous promettent la huitième merveille du monde.

Halte-là, mes jeunes lectrices, je crois que nous avons atteint le but de nos recherches. Arrêtons-nous au concert du jeune Lotto, petit virtuose polonais. L'enfance qui essaye de déployer les ailes, si fragiles encore de son génie précoce, à quelque chose qui touche l'âme de sympathie et de compassion. On éprouve une sorte de tendresse involontaire pour ces pauvres petits êtres qu'une vie studieuse a condamnés de si bonne heure au triste métier d'homme. Le travail assidu, en passant sur ce front rose, y a imprimé un stigmate indélébile. Le génie commence à poindre dans une ride prématurée. Silence ! écoutons l'enfant-artiste.

Son premier morceau est un *Concerto de Rodolphe Kreutzer*, avec accompagnement d'orchestre des élèves de M. Massart. Cette composition magistrale offre presque l'ampleur d'un opéra. Oser l'aborder est déjà une preuve de talent ; y réussir, c'est justifier d'une supériorité incontestable. Aussi les applaudissements les plus chaleureux ont salué le jeune virtuose qui tentait une si grave entreprise. Un moment notre fascination a été telle, qu'il nous sembla voir, comme dans les légendes d'Hoffmann, les médaillons de Weber, de Mozart et de Haydn qui décoraient la salle, se détacher de leurs cadres et venir féliciter l'exécutant. Aux larges mélodies de Kreutzer ont succédé une fantaisie de Vieuxtemps sur *Norma*, et le *Mouvement perpétuel* de Paganini, deux morceaux de l'école moderne, dont la hardiesse a étonné les auditeurs, sans que le jeune violoniste en parût le moins du monde enbarassé.

Ma amé Carvalho, de l'Opéra-Comique, qui prêtait son concours au petit prodige polonais, a chanté avec le goût exquis et la perfection de vocalise qui la distinguent, deux airs, l'un italien de la *Sonnambula*, l'autre français d'*Actéon*. Puis est venu Jourdan, qui nous a fait un véritable plaisir dans le grand air de *Joseph de Méhul*, et dans l'air de la *Dame Blanche* : Ah ! quel plaisir d'être soldat ! Un trio de Beethoven, pour deux hautbois et un cor anglais, a été exécuté avec beaucoup de style et de précision par MM. Triebert, Ronedenne et Barthélemy. Un bel air de Mercadante a fait justement applaudir l'habile baryton du Théâtre-Lyrique, M. Louis Cabel.

Après cette remarquable audition, on aurait pu finir la soirée par le théâtre ; mais nous avions commencé par les églises, et ce mélange en un seul jour, de sacré et de profane, répugnait à nos idées. Nous rentrâmes donc très-philosophiquement nous coucher, remettant au lendemain notre projet d'aller entendre le nouvel opéra d'Halévy.

Voici, comme dirait un poète mythologique, l'aurore aux doigts de rose qui ouvre les portes de l'Orient. Les mille bruits de la cité recommencent, les équipages se croisent, les pérégrinations continuent, le soir arrive enfin, notre loge est gardée, entrons au Théâtre-Lyrique, où l'on joue *Jaguarita l'Indienne*.

Jaguarita ! quel nom ! Ne trouvez-vous pas qu'il exhale une odeur de sang ? A travers les beaux décors de MM. Cambron et Thierry, il semble qu'on va voir bondir une panthère à l'œil fauve, à la gueule béante ! et le nom ne ment pas au caractère, croyez-le bien ; Jaguarita est la reine des Dacatas, tribu de peaux rouges de l'Amérique méridionale, jeune fille à qui le grand esprit a désigné, dans ses visions extatiques, les ennemis de sa tribu, les chevelures qu'elle doit sculpter et les soldats qu'elle doit livrer au bûcher. Jaguarita n'a que deux sentiments : l'honneur de la patrie et la haine des Hollandais. Sur ce roman, dont le fond est tiré d'un roman moderne, on a imaginé un drame insupportable, des péripéties qui rappellent le boulevard du Crime ou tout un ordre d'idées qui ne conviennent nullement à l'Opéra.

Madame Cabel a des regards de tigresse qui font frémir. Mais il faut avouer aussi qu'elle passe de ces notes furieuses à des chants pleins de suavité. Néanmoins, ce genre de poème ne saurait convenir à son talent plus gracieux que sérieux, plus délicat qu'impétueux. Dans cette composition il y a tant de choses et tant de bruit, qu'une simple analyse n'en pourrait donner aucune idée. Le charme de la mélodie est écrasé par les voix multiples d'un orchestre déchaîné. Il y a des morceaux d'une grande richesse, des combinaisons d'une haute portée, dans le style une ampleur peu commune; mais après le flux et le reflux de notes retentissantes qui nous ont battu les oreilles, aucun thème harmonieux et chantant ne s'est réveillé dans notre mémoire comme ces suaves poésies musicales desquelles le poète a dit :

C'est un de ces doux chants dont notre âme attendrie
Se souvient quand on aime, ou qu'on pleure ou qu'on prie.

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient encore de remporter de nouveaux succès, dus aux incomparables auteurs

MM. Scribe et Auber. Dans notre prochaine revue nous désignerons les morceaux remarquables de cet ouvrage. Jusqu'à présent il nous a été impossible de le juger complètement.

Un artiste italien de grand mérite que nous avons eu le bonheur de posséder à Paris, et qui depuis trois ans a été appelé à Porto, M. Jacopo Barli, vient de composer un remarquable morceau de piano intitulé: *Hommage à Garrett*, poète portugais que la mort a enlevé dernièrement à l'admiration de ses compatriotes.

Ce morceau a été dédié par l'auteur à la Chambre municipale de Porto, en même temps qu'il s'offrait à fonder et diriger gratuitement une école populaire d'enseignement musical pour les classes pauvres.

Ce trait de générosité a vivement touché les membres de la Chambre municipale, lesquels se sont empressés de lui témoigner leur reconnaissance par l'organe de leur président.

L'espace nous manque pour reproduire ici la lettre flatteuse de M. le vicomte de Trindade.

MARIE LASSAVEUR.

LA LETTRE A L'ÉCOLIER.

Aux alentours du bon aïeul la famille s'assemble,
La lettre est achevée, on la relit ensemble,
Et le père et les sœurs, avant de la plier,
Ajoutent quelques mots, quelque grâce nouvelle
Aux tendres souvenirs que la main maternelle,
Avec tant d'abondance adresse à l'écolier.

Sur le papier chéri la maison tout entière
Exhale son parfum, projette sa lumière;
Le message s'anime et palpite d'amour;
Il prend une aile, il part, un ange le protège,
Il a franchi l'espace, il arrive au collège,
Où l'exilé l'appelle en comptant chaque jour.

Talisman de bonheur, la lettre de famille
Parle de l'agneau blanc, des fleurs de la charmillie,
D'un violier sur le toit, du moindre événement,
De ces riens enchanteurs qui plaisent à l'enfance,
De ces premiers trésors de joie et d'innocence,
Dont le charme si pur nous occupe un moment.

La lettre dit aussi que, pour orner sa tête,
L'ambitieux aïeul, au grand jour de sa fête,
Demande à l'écolier quelques lauriers nouveaux,
Puis, ce sont des leçons de sagesse fidèle,

Et des baisers promis, si, redoublant de zèle,
L'enfant peut, une fois, dépasser ses rivaux.

L'enfant est un miroir, une onde transparente,
Le bord, triste ou joyeux, paraît dans l'eau courante;
La famille le sait, et, pour que son ruisseau
Ne reflète jamais que de riants choses,
Au rivage qu'elle aime elle plante des roses,
Où butine l'abeille, où voltige l'oiseau.

La lettre de famille enchante la mémoire,
Retrempe notre cœur, nous fait aimer et croire;
L'enfant se sent plus fort le jour qu'il la reçoit,
Et plus d'un compagnon, confident de l'enfance,
Recueille, en la lisant, sa part de la semence
Qu'une mère chrétienne a toujours sous son toit.

Partez donc, volez donc, ô messages des mères!
Allez trouver l'enfant, plus prompts, plus légères,
Que le rancier d'Asie au vol capricieux
Qui va du cannellier au bois, à la fontaine,
Aux bosquets près du fleuve, en apportant la graine,
D'où sortiront plus tard des arbres précieux.

H. VIOREAU.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le roi qui, par amour pour l'étude, dédaigna la couronne impériale ?

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MORUE A LA PROVENÇALE. — Lavez-la, faites-la dessaler vingt-quatre heures, en la changeant d'eau trois fois dans cet intervalle; placez-la dans une casserole en la recouvrant d'eau froide, faites faire deux ou trois bouillons, retirez la casserole, laissez la morue un quart d'heure dans son eau; faites-la égout-

ter, ôtez-en soigneusement les arêtes; pilez-la dans un mortier pour la réduire en pâte. Mettez dans une casserole deux cuillerées de véritable huile d'olive, ajoutez-y la morue, posez-la sur le feu, et remuez sans cesse avec une cuiller de bois; dès qu'elle bout et qu'elle commence à s'épaissir, ajoutez, en continuant de tour-

ner et alternativement, une cuillerée d'eau de la cuisson et une cuillerée d'huile, jusqu'à ce que ce soit bien lié et en consistance d'une pâte ferme. Cinq minutes avant de servir, ajoutez-y une gousse d'ail (si vous pouvez en supporter le goût) et une pincée de persil haché.

BEIGNETS DE FLEURS D'ACACIA. — Prenez des grappes de fleurs d'acacia fraîchement cueillies et ouvertes au trois quarts; trempez-les l'une après l'autre dans une pâte à frire ordinaire, à laquelle vous aurez mêlé une cuillerée d'eau de fleur d'oranger. Lorsque votre friture est bien chaude sans bouillir, prenez vos grappes par le bout et non par la queue; faites-les couler doucement dans la poêle; dès qu'elles sont dorées, retirez-les avec précaution, servez-les brûlantes et saupoudrées de sucre. Elles doivent ressembler à des grappes de raisin.

GROS LAIT. — Faites chauffer du lait nouvellement tiré, mais déjà refroidi; retirez-le lorsqu'il est prêt à bouillir, sucrez-le, ajoutez-y le parfum que vous désirez; versez-le dans le vase dont vous devez vous servir. Délayez dedans gros comme un pois de présure, remuez bien, laissez reposer jusqu'au lendemain,

versez dessus de la crème fraîche. C'est un très-bon fromage.

PERCE-PIERRE CONFITE. — De tous les végétaux qui se confisent au vinaigre pour hors-d'œuvre, le perce-pierre est peut-être le meilleur, et cependant on en fait peu d'usage. Détachez les feuilles qui sont épaisses, mettez-les au fond d'un pot de grès avec demi-poignée de sel, un bouquet d'estragon, deux gousses vertes de piment; faites bouillir de bon vinaigre blanc, versez-le dessus.

Le lendemain, décantez; remettez d'autre vinaigre bouillant, bouchez avec du parchemin mouillé.

TISANE POUR LES RHUMES. — Faites une décoction de racine de guimauve fraîche, dans laquelle vous ferez infuser une pincée de fleurs de coquelicot. Sucrez.

POMMADE POUR EMPÊCHER LES CHEVEUX DE TOMBER. — Quatre-vingt-dix-neuf centièmes de pommade à la rose, qui se vend chez les apothicaires; un centième de cantharides en poudre très-fine. Broyez bien le tout ensemble.

CORRESPONDANCE.

As-tu fait, comme moi, cette remarque? il est des jours splendides où le bonheur rayonne autour de nous. Il est partout et pour tous: pour le pauvre comme pour le riche; à la campagne, dans la feuille qui frémit, dans la fleur qui s'entr'ouvre, dans le ruisseau qui murmure! A la ville, dans un doux rayon de soleil, dans l'espoir d'une fête, et dans un certain entraînement inaccoutumé qui colore de teintes roses tout ce qui nous entoure!

C'est ainsi que voyait hier celle qui s'estime tout heureuse d'être la meilleure de tes amies.

Il va sans dire que le soleil brillait, c'est presque une condition indispensable pour être de bonne humeur. J'avais encore une raison de plus: ma mère, mon excellente mère avait fait faire à mon insu et déposer dans ma chambre la délicieuse robe dont je t'envoie la gravure et l'explication: c'était une surprise que sa tendresse me préparait, et à part le bonheur que me causait cette nouvelle preuve d'amour pour moi, je crois n'avoir jamais été aussi heureuse de ma toilette. Rien jusqu'alors ne m'avait paru si gracieux que cet assemblage gradué de petits voilures sur une robe d'étoffe légère. Un ravissant petit chapeau, que tu peux voir sur la gravure, et qui n'a plus, comme ceux de l'an passé, une tendance exagérée à coiffer nos épaules, complétait ma toilette.

Je dois t'avouer qu'ainsi j'étais fort contente de moi, et qu'avant de sortir je priai ma glace, complice indulgente de ma petite vanité, de me redire sous toutes les formes possibles que j'étais bien ainsi. Point d'offreuses crinolines, deux simples jupons empesés; ma robe a du *frou*, cela est vrai, mais ce sont les voilures qui lui prêtent cette grâce, et nous n'en sommes plus, Dieu merci, aux modes du consulat.

Je sortis radieuse. Je crois qu'en cet instant on m'eût vainement offert en échange de ma fraîche toilette toutes les merveilles de l'Exposition, depuis la précieuse robe-tunique de point d'Alençon jus-

qu'au beau châle de dentelle noire destiné à orner les épaules de notre gracieuse Impératrice.

Être content de soi, c'est être bien près d'être content des autres.

Je n'étais pas la seule dans ces heureuses dispositions, on se saluait gracieusement, on s'abordait le sourire sur les lèvres: — Avez-vous assisté à la revue? au concert du Palais-Royal? au bal de l'Hôtel de ville? Avez-vous vu le jeune roi de Portugal? est-il blond ou brun? Son frère, le duc de Porto, vous a-t-il paru bien?

Et comme le siècle marche à la vapeur, on n'attendait pas même la réponse, passant à une autre conversation avec cette facilité qui caractérise notre nation, et qui est le sujet de la juste critique des peuples étrangers.

Ce que j'ai vu, pour ma part, avec un véritable plaisir, c'est la belle revue passée par l'Empereur en présence du jeune roi de Portugal et de son frère le duc de Porto. Tout cet imposant appareil militaire, ces braves soldats prêts à donner leur sang pour la patrie, ces fanfares guerrières, cette musique tantôt douce et mélancolique, tantôt argentine et sonore, tout cela produisait en moi une émotion extraordinaire: en pensant à la guerre, à ses drames sanglants, je sentais les larmes me monter aux yeux, et glisser malgré moi sur mes joues.

Dis-moi donc, toi qui as trois mois et quelques jours de plus que moi, pourquoi l'habit militaire nous plaît tant? Mon père m'assure que c'est parce que ce costume représente à nos yeux la force et le courage, et que nous autres femmes, nous sentons instinctivement un besoin de protection... Moi, je crois tout simplement que l'habit militaire nous plaît davantage parce qu'il est plus gracieux et plus varié que le costume bourgeois, si mesquin et si ridicule!

Pour te reposer de mon bavardage, je vais t'expliquer tous les trésors que j'ai cherchés, créés, in-

ventés pour toi. Vite, vite, déploie la planche jaune et admire !

1, Col mousquetaire. Je t'engage à broder ce col en mousseline avec application de tulle; mais le tulle dont je veux parler est un tulle tout nouveau, et que l'on désigne sous le nom de tulle à *points lancés*. Le réseau de ce tulle produit l'effet un peu mat de deux tulles ordinaires que l'on aurait placés l'un sur l'autre. Pour exécuter ce genre de broderie, tu procéderas ainsi que tu l'as fait jusqu'à présent pour toute espèce d'application : tu découperas soigneusement la mousseline, et tu verras combien ces jolis boutons de roses ressortiront agréablement sur le tulle. Si tu ne pouvais te procurer ce nouveau genre de tulle, fais ce que je t'ai dit : place deux tulles l'un sur l'autre, et tu atteindras à peu près le même résultat.

2, Manchette mousquetaire assortie au col.

3, Garniture pour taie d'oreiller, bas de pantalons, etc.; elle se brode tout au feston si l'on veut, ou bien avec un léger mélange de plumetis; les œillets ombrés et les œillets ordinaires peuvent dans tous les cas se faire au feston.

4, Entre-deux pouvant servir pour objets d'enfants, poignets de manches, hauts de corsages, etc. Les pétales des marguerites se font au plumetis; dans l'intérieur, une roue; de chaque côté est un point d'échelle.

5, Mouchoir. Tu m'as demandé un dessin facile et à effet; celui-ci doit réaliser tes espérances; brode-le au plumetis avec mélange d'œillets ou de pois; au bord est un feston feuille de rose.

6, Garniture pouvant servir pour canezous, robes d'enfant et camisoles élégantes; guipure, plumetis, œillets ombrés et feston feuille de rose.

7, Entre-deux, plumetis et œillets ou pois.

8, *Loïde*, plumetis et œillets ou pois.

9, *A. H.*, plumetis.

10, *M. A.*, surmonté d'une petite croix. Ces lettres, ainsi que les suivantes, sont destinées à marquer du linge d'église.

11, *C. D. R.*, plumetis simple ou feston.

Fin de la petite édition.

12, Écusson pour mouchoirs : plumetis et broderie anglaise ou tout plumetis.

13, Garniture que l'on brode sur mousseline, plumetis, œillets ombrés et feston feuille de rose. Cette garniture serait charmante pour ornement de corsage de mousseline, ayant dans le fond un semis d'œillets ombrés.

14, *L. W. F.*, plumetis et feston feuille de rose.

15, Col *broche*. Ce dessin, d'après l'échantillon que j'en ai vu, m'a paru charmant. Il peut être reproduit de différentes manières : la première, et à mon avis la plus jolie, est telle que le montre la planche : guipure, feston feuille de rose, et petite guirlande au plumetis entre les deux festons feuille de rose; dans le bord, œillets ordinaires au point de feston, ou pois entourés d'un mince cordonnet; tout autour feston feuille de rose. La seconde manière serait de broder la guirlande sur une application de tulle; et la troisième supprimerait tout à fait cette petite guir-

lande, qui forme losanges, en la remplaçant par des entre-deux de valenciennes; mais ce système, beaucoup plus coûteux, serait loin de produire le gracieux effet de la guirlande mate servant de cadre aux légers carreaux de guipure. Les cols *broches* se portent généralement sans corps de fichu.

16, Dessin disposé pour devant de peignoir ou bas de jupon; il se place au-dessus d'un ourlet de huit ou dix centimètres de hauteur. La broderie est composée de plumetis, de guipure, d'œillets et de feston. Dans ce dessin, la broderie qui entoure les petits médaillons ovales pourrait être remplacée par un entre-deux de valencienne, genre toujours très à la mode; mais ce qui est encore plus nouveau, et je crois t'en avoir déjà parlé, c'est de remplir soit des médaillons, soit des feuilles ou des fleurs, par de la valencienne; l'entourage seulement est au plumetis. J'ai vu dernièrement un chef-d'œuvre de mouchoir destiné à l'Exposition, dont la bordure de feuilles de vigne était ainsi disposée.

17, *Julie*, plumetis fin.

18, *Cécile*, plumetis et point d'échelle, ou cordonnet très-fin.

19, Garniture, broderie anglaise et plumetis pour objets de lingerie ou de layette simple.

Retourne la planche.

20, Patron d'une manche de robe de nouvelle forme. Cette manche *Victoria* est formée de plis posés perpendiculairement; chacun de ces plis, tracé sur la planche, est orné d'un effilé ou tout autre ornement en rapport avec la garniture de la robe; parfois ces plis ne reçoivent aucun ornement; la manche, ainsi, conserve plus nette la grâce de sa forme. Ce genre de manches est charmant pour les robes d'étoffes légères, telles que le baréges, la toile d'Asie, le taffetas de Nice, le fil de la Vierge, etc.

21, Moitié de pantalon pour enfants de trois à quatre ans : la partie du haut qui se trouve échancrée indique le devant; ces pantalons se montent sur une petite ceinture haute de deux doigts; sur cette ceinture il faut faire des boutonnières : une devant, une de chaque côté des hanches, et deux par derrière; ces boutonnières s'adaptent à des boutons qui se trouvent sur le petit corset de dessous. Dans le bas, on fait un ourlet surmonté de plusieurs petits plis, ou bien un simple feston. Pour plus de recherche, on pose des garnitures froncées, plus ou moins élégantes.

22, *Albertine*, plumetis simple ou feston, et œillets ou pois.

23, *Adexire*, plumetis.

24, *Louise*, plumetis.

25, *Clémence*, plumetis.

26, PANIER MOISSONNEUSE.

Ce panier se fait au crochet. Prends du fil d'aloès, et fais, sur du bourdon de soie bleu Suède, un rond au crochet plein, ayant 30 centimètres de circonférence; après cela, exécute tout autour une petite dentelle au crochet, formant un peu le feston, et puis fais une anse composée de cinq rangs de crochet plein et bordés d'une dentelle en rapport avec celle du tour, mais seulement plus petite. Adapte cette anse au rond, auquel tu donneras la forme ovale, un peu dans le sentiment

du croquis de la planche; achète 70 centimètres de taffetas bleu Suède, et fais un sac ayant 32 centimètres de largeur, et 15 centimètres de hauteur; joins l'étoffe dans la hauteur par une petite couture.

Dans le haut, fais une coulisse surmontée d'un ourlet qui forme garniture; passe dedans des rubans, et adapte ce sac au rond que tu auras préalablement doublé de taffetas ou de percaline. Place enfin dans le haut du rond, tout autour, une ruche de ruban n° 4 de satin bleu Suède, et tu auras le plus joli et le plus commode des paniers dans lequel on puisse, lorsqu'on va dîner en ville, emporter son bonnet, sa petite coiffure, son ouvrage, etc.; rien ainsi n'est chiffonné. Il faut, pour la confection de cet ouvrage, 2 pièces de bourdon de soie, 2 pièces de fil d'alors, 70 centimètres de taffetas, 25 centimètres de percaline, et 5 mètres de ruban de satin.

Ouf! si l'amitié a ses plaisirs, elle a bien ses petites corvées! et j'avoue qu'il faut toute ma tendresse pour toi pour te faire des explications aussi détaillées et aussi minutieuses. J'espère que tu me feras voir à ton premier voyage un échantillon de ce charmant panier; je serai payée de ma peine si tu as complètement réussi.

Tâche donc de profiter de ce moment où tout le monde élégant est en émoi et où l'on donne fête sur fête! tu obtiendras facilement cela de ta mère; elles sont si bonnes, les mères! Nous avons eu ici un des plus splendides bals qui aient été donnés en France; il était offert par la ville de Paris au jeune roi de Portugal: on l'a traité en poète et en prince. Là, des massifs de fleurs, des eaux jaillissantes, des globes étincelants de mille feux; puis des tentures de velours sous des treillages d'or, des corbeilles remplies d'azalées et de lauriers roses, des escaliers garnis d'arbuste; à tous les piliers des lustres, dans toutes les baies des girandoles. Le murmure des eaux, l'éclat des lumières, les parfums exhalés par les corbeilles, la richesse des costumes, l'élégance des toilettes, tout a concouru à rendre cette fête une vraie fêrerie, digne de figurer en tous points dans un conte des *Mille et une Nuits*.

L'Empereur et l'Impératrice avaient ce jour-là cédé leur place d'honneur au jeune Roi, et des fauteuils marqués aux initiales de Leurs Majestés étaient occupés par la reine Christine, mère de la reine d'Espagne, et la princesse Mathilde. Le jeune Roi a dansé avec cette dernière, et le duc de Porto avec madame la baronne Haussman. Le bal s'est prolongé fort avant dans la nuit. Pour ma part, je crois que ceux qui ont assisté à cette fête brillante en conserveront un long souvenir, et que les étrangers qui y ont assisté emporteront de notre hospitalité la meilleure opinion. J'en excepte pourtant ceux qui n'ont pu parvenir à se procurer des billets, car, hélas! l'affluence était si grande qu'il y a eu beaucoup d'appelés et peu d'élus!

Mais vois combien le bonheur de causer fêtes et plaisirs m'éloigne de mon sujet. Nous en sommes, jecrois, à l'explication du n° 27, délicieuse corbeille à ouvrage dont je te donne ici le croquis.

Ce gracieux travail, inventé par M^{me} Marie Soudant, et qu'elle nomme CORBEILLE AMANDA, est d'une exécution aussi prompte que facile; cette corbeille se fait au crochet *vague* avec du cordonnet de soie; en couleur rose de Chine, c'est fort joli. Commence par faire en maille chaînette une longueur de 44 centimètres; joins la première de ces mailles à la dernière, et fais un second rang composé de 7 mailles doubles, 8 mailles en

l'air, et ainsi de suite. Tous les autres rangs se font de même (il en faut vingt-quatre), seulement tu dois avoir soin de faire toujours la première maille double sur la dernière des 8 mailles en l'air précédentes, ce qui produit un travail en biais: d'où le mot *crochet-vague* a dû prendre son nom. Tes vingt-quatre rangs une fois terminés, tu te procureras ou tu feras toi-même une carcasse en fil de laitton dans la proportion de ton ouvrage au crochet. Les montants et le bas de cette carcasse seront recouverts par de la chenille assortie à la couleur du cordonnet qui compose le crochet; dans le haut, se trouve une bande de peluche frisée. Le plateau de la corbeille est recouvert à l'extérieur par de la percaline et à l'intérieur par de la soie assortie à la chenille. La carcasse ainsi décorée, tu appliques intérieurement le travail au crochet, tu le fixes par des points qui se trouvent cachés sous la chenille dans le bas et sous la peluche dans le haut. La carcasse de cet ouvrage coûte 2 fr. Il faut ensuite 4 pièces de chenille à 60 cent. (le rose de Chine est plus cher); 2 écheveaux de soie à 1 fr. ou 1 fr. 50 c.; 1 fr. 50 c. à 2 fr. de peluche et 50 c. de soie et de percaline.

28, Petites fleurs détachées composant la bobèche dont tu vois l'effet au n° 29. Cette nouveauté, qui nous vient encore de chez madame Marie Soudant, se fait sur une carcasse en fil de fer ayant six branches légèrement inclinées; sur l'une de ces branches se forme, avec de la chenille verte ombrée, une feuille à jour sur laquelle on place des perles marcassites au nombre de douze; sur la branche voisine est un petit bouquet de jasmin composé de quatre fleurs faites également avec de la chenille, et dans le milieu desquelles on place un pistil jaune; les montants, ainsi que le bas de la carcasse, sont recouverts de chenille. Toute la chenille employée pour cet ouvrage doit être laitonnée. Dans le haut, le tour est garni d'une chenille beaucoup plus grosse, souple et de même couleur. Ces trois petits bouquets de jasmin et les trois feuilles doivent être alternés. Comme fournitures, tu dois acheter une pièce de chenille pour les fleurs; la chenille des feuilles, si elle n'est pas ombrée, doit être variée de nuances de vert: et alors il faut deux demi-pièces de la nuance la plus foncée et une pièce de la nuance plus claire. C'est avec cette dernière nuance, que tu fais ta troisième feuille et que tu recouvres la carcasse. Deux rangs de perles marcassites et un paquet de pistils.

29, Croquis de la bobèche terminée.

30, EMBRASSE DE RIDEAU.

Voici un charmant ouvrage que je te le recommande; vois au n° 31 combien cela doit produire un joli effet. Ce travail est composé de fleurs en laine entourées de petits anneaux plats recouverts de crochet. Choisis donc de la laine *lannée* de la couleur que tu trouveras le plus en rapport avec l'ameublement de l'appartement; choisis aussi de la soie cordonnet, ou bien encore de la laine d'une autre couleur, avec laquelle tu recouvriras par un point de crochet dix petits anneaux; tu les joindras ensuite l'un à l'autre par un point que tu cacheras à l'envers. Sur le cercle formé par ces dix anneaux, place une rose que l'on fait sur un moule, ainsi que les fleurs en laine ordinaire; cette rose se fixe par un point à chaque an-

neau. Cet ouvrage, qui ne revient pas à plus de 2 fr. tout compris, est vraiment très-gracieux, et nous rendra, je crois, bien des services pour nos loteries et pour une foule d'occasions où l'on se trouve si souvent embarrassée.

31, EMBRASSE TERMINÉE.

32, COL RÉSILLE. Ceci est encore une primeur que je t'envoie. — Ce col est composé de tulle, de mousseline plissée, de valenciennne, et d'entre-deux brodés. Regarde le n° 33, et je commence mon explication. — Achète douze ou quinze centimètres de tulle de Bruxelles, tulle souple, fin, et qui résiste au blanchissage : coupe sur ce tulle six morceaux dans la forme indiquée par un grillage sur le croquis 33. Lorsque tu auras ainsi coupé le tulle, tu prendras de la tresse de coton extrêmement fine, et tu la passeras dans le tulle, en prenant la maille en biais ; de ces mailles tu en places deux sur la tresse, et deux dessous ; le rang d'à côté se fait de la même manière, mais à quatre mailles de distance. Quand tout ce côté est fini, tu croises dans l'autre sens, toujours avec les mêmes distances, et tu obtiens un carreau très-régulier ; nous avons déjà dit qu'il fallait six morceaux. — Ensuite tu auras de la mousseline très-claire, dont tu couperas cinq morceaux que tu disposeras en plis ; tu les feras très-rapprochés et en travers : il en faut seize. — Tes cinq morceaux de mousseline un fois préparés, tu les joins à ceux de tulle par un point de surjet très-fin, en ayant soin d'arrêter solidement tous les endroits où la tresse se trouve croisée avec le tulle ; comme ces bouts de tresse doivent être coupés très-ras, tu ne pourrais les fixer trop solidement ; par la jonction de tous ces morceaux, ton col se trouve à peu près façonné ; dans le bas, tout autour, ainsi que sur les deux devant, tu poseras un tout petit entre-deux de mousseline brodée, et au bord de cet entre-deux une valenciennne tuyautée ; les parties en tulle seront aussi entourées par une valenciennne tuyautée ; cette valenciennne retombera sur la mousseline des deux côtés, et dans le bas sur l'entre-deux. — Le haut de ce délicieux col sera terminé par une même valenciennne, montant sur le cou, c'est te dire qu'un corps de fichu serait chose inutile.

34, DENTELLE AU CROCHET POUVANT SERVIR POUR BAS DE JUPON, BORDURES DE RIDEAUX, TAIES D'OREILLERS, BONNETS DE NUIT, etc.

Commence par monter une longueur de mailles-chainettes en rapport avec l'emploi que tu veux faire de cette dentelle. — Sur ce premier rang, fais les autres ainsi qu'il suit.

2^e RANG. — Une maille simple dans la première des chainettes, neuf mailles-chainettes ou mailles en l'air ; laisse les cinq mailles-chainettes précédentes, et pique le crochet dans la sixième ; puis neuf mailles en l'air ; pique dans la sixième, et toujours de même jusqu'à la fin.

3^e RANG. — Dix mailles en l'air, pique le crochet dans le milieu des neuf précédentes, dix mailles en l'air, ainsi de suite.

4^e RANG. — Cinq mailles en l'air, puis six mailles simples prenant la première sur troisième des chainettes précédentes, cinq mailles en l'air, six mailles simples prenant la première sur la troisième des dix chainettes précédentes, etc.

5^e RANG. — Cinq mailles en l'air, pique dans le milieu des cinq chainettes précédentes, deux mailles simples dans le milieu des six mailles simples précé-

dentes, cinq mailles en l'air ; pique dans le milieu des cinq mailles en l'air précédentes, etc.

6^e RANG. — Huit mailles simples, prenant la première et la dernière dans le milieu des cinq mailles en l'air précédentes ; puis cinq mailles en l'air, et huit mailles simples prenant la première et la dernière sur le milieu des cinq mailles en l'air précédentes, ainsi de suite.

Le 7^e et dernier RANG se compose de mailles simples prises dans chacune des mailles précédentes, seulement il faut faire deux mailles dans la maille du milieu des cinq dernières mailles en l'air.

Ce dernier rang une fois terminé, il faut passer le manche du crochet dans chacun des trous de festons, comme si tu enfilais des anneaux de rideaux ; c'est ce qui donne au feston cette petite ondulation qui produit un charmant effet.

La gravure te montre deux toilettes, l'une de jeune femme, l'autre de jeune fille. La première est composée d'une robe de taffetas de Nice, à deux jupes ; sur le bord de la première jupe est une ruche de ruban, d'où s'échappe un grand effilé ; le même genre d'effilé se retrouve sur les basques et le bas des manches ; il a pour tête une ruche, qui remonte sur le devant du corsage et qui entoure le cou. — Les bouillons en mousseline sont terminés par un poignet et une petite dentelle ; une dentelle borde le cou. Le chapeau est en tulle bouillonné ; entre chaque bouillonné est un velours n° 1 ; de chaque côté de la passe, qui est à fond fuyant, se trouvent de légères touffes d'aubépine. Dans l'intérieur de la passe, des ruches de tulle s'entremêlent à des coques de petits velours.

La toilette de jeune fille est pleine de nouveauté et de distinction. La robe, en mousseline, a trois volants ; à chacun de ces volants, au-dessus d'un grand ourlet, se trouvent plusieurs rangs de petits velours noirs gradués. — Le corsage, montant et à gerbes, est monté sur une ceinture recouverte de petits velours noirs, terminés sous un nœud placé par derrière. Les cinq volants de la manche sont ornés de velours, posés au-dessus d'un ourlet de six à huit centimètres ; le mantelet est aussi en mousseline : les trois volants, froncés et non posés à plis plats, sont garnis comme les volants de la robe. Le chapeau qui complète si bien cette toilette est en crêpe blanc, à coulisses plates ; chaque coulisse est séparée par un velours noir, n° 1 ; d'un côté de la passe est un chou de tulle bordé de velours noir ; dans le milieu du chou se trouve une rose rose à longs feuillages verts ; de l'autre côté de la passe, un chou semblable sans fleurs. — Au bord du chapeau est une ruche de tulle, bordée de velours noir ; en dessous, la même ruche encadre le visage. Une rose rose est placée du côté opposé.

Te donnerai-je l'explication du rébus de juin ? il me semble que ce serait faire bien peu de cas de ta perspicacité ; dis donc, en voyant ces deux *hommes-seaux*... patience, résiste un moment à la tentation du jeu de mots dont je te vois déjà possédée, tout à l'heure tu pourras et devras même te le permettre : dis donc, en regardant le premier : un seau trouve toujours un plus, et en regardant le second : seau qui l'admire... Mais tu n'as pas attendu ma permission, le calembour est déjà fait ; je n'ai donc plus rien à te dire.

Adieu, chère amie, tiens-moi compte de tous les efforts que je fais pour te plaire en venant nous surprendre bientôt. On attend ici incessamment la reine d'Angleterre et le prince Albert, et, quoique

leur résidence soit, dit-on, fixée à Saint-Cloud, j'espère bien que les fêtes que l'on donnera en leur honneur auront lieu à Paris.

A propos de cela, j'oubliais de te dire que l'Empereur et l'Impératrice ont assisté dimanche à une grande harmonie de l'Orphéon; c'est quelque chose de noble et d'imposant que ces chœurs solennels exé-

cutés par douze cents élèves adultes ou enfants, presque tous des écoles municipales, avec un accord et une méthode admirables; ce doit être ainsi que les anges chantent au ciel! *Le Domine salvum, le Good save the Queen: le Chant du Forgeron*, par M. Halévy, et *les Vendanges*, d'Orlando Lasso, ont été surtout chaudement applaudis.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 JUILLET 1073. — MORT DE SAINT JEAN GUALBERT.

Jean Gualbert appartenait à une famille noble de Florence, qui avait perdu, par la main d'un gentilhomme, un fils aîné tendrement chéri. Dès son enfance, Jean fut nourri dans l'idée et l'espoir de la vengeance, et il résolut d'employer tous les moyens pour venger la mort de son frère. Un jour de vendredi-saint, il rencontra le meurtrier dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Il tira son épée, et il allait fondre sur son ennemi, quand celui-ci se jeta à genoux, et le supplia, par la passion et la mort de Jésus-Christ, de ne pas lui ôter la vie. Le nom de Sauveur des hommes toucha Gualbert jusqu'au fond du cœur; il releva son ennemi en disant : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de

Jésus-Christ. Priez Dieu de me pardonner mon péché. »

Jean, continuant sa route, arriva devant une église; il entre, il prie avec ferveur, et il voit l'image du Christ incliner profondément la tête, comme pour le remercier de la miséricorde qu'il venait de faire pour l'amour de lui. Ce moment décida de la vie de Gualbert. Il quitta aussitôt le monde, prit l'habit religieux, et fonda un monastère où l'on suivait la règle de saint Benoît dans sa rigueur primitive.

Ce monastère, situé dans une solitude ombragée, s'appelait Vallombreuse. Il vécut dans la plus haute perfection, et mourut à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le pape Célestin III a placé Jean Gualbert au nombre des saints, en l'année 1183.

MOSAÏQUE.

Les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur.

M^{me} DE SÉVIGNÉ.

Soyez en garde contre les petites dépenses; peu, répété souvent, fait beaucoup.

FRANKLIN.

Un seul ingrat nuit à tous les malheureux.

Proverbe latin.

Les devoirs que les femmes ont à remplir sont le fondement de toute la vie humaine. Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, e' qui, par conséquent, décident de tout ce qui touche de plus près au genre humain ?

FENELON.

La prière accompagnée de larmes est une vertu.

SAINT AMBROISE.

RÉBUS.

